Δ XVIII. A. 23.

915

1811
II Suppl. Palat. 2747

ORAISONS
FUNEBRES
DE BOSSUET.

NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EM..."
N... 1

à Paris, chez Ant. Aug. Renouard.

ORAISONS

627-576

1

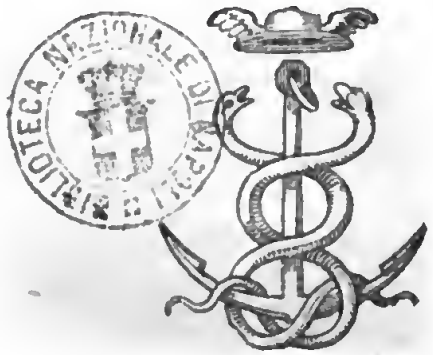
ORAISONS

FUNÈBRES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

TOME I.



A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

AN X — 1802.

TABLE.

NOTICE sur Bossuet ..... p. vij
ORAISON funèbre de la Reine de la Grande-Bretagne 1
— De Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans 56
— De Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France. 107
— D'Anne de Gonzague de Clèves, princesse Palatine 168

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

SUR BOSSUET.

JACQUES-BENIGNE BOSSUET naquit à Dijon le 27 septembre 1627. Sa famille, distinguée dans la robe, occupoit depuis long-temps les premières places dans les parlemens de Dijon et de Metz. Consacré à l'église dès son enfance, BOSSUET se livra de bonne heure aux études convenables à sa destination, et y fit de rapides progrès. Il fut élevé à Dijon chez les Jésuites; et au sortir des humanités, vint faire à Paris ses cours de philosophie et de théologie. Tout accoutumé que l'on étoit à ses progrès, on fut encore surpris de ceux qu'il fit dans cette dernière science. Sa facilité et son goût décidé pour ce genre d'étude, le zèle qu'il montroit dès-lors pour la connoissance du dogme et le maintien de la foi, annoncèrent un défenseur à l'église catholique, et lui confirmèrent à lui-

même sa vocation. Il fut d'abord reçu archidiacre, ensuite nommé doyen de l'église de Metz.

Les religionnaires de cette ville offrirent à son zèle les premières occasions de se signaler. Un de leurs docteurs, nommé Paul Ferry, ayant publié un *catéchisme général de la réformation*, BOSSUET le réfuta par un écrit qui jeta les fondemens de sa réputation dans le genre de la controverse. Mais c'est sur-tout dans la chaire qu'il parut avec éclat. A une mâle et vigoureuse éloquence, il joignoit dans ses sermons l'avantage que lui donnoit une érudition vaste et profonde. Aussi, ses sermons, prêchés à la cour, excitèrent une admiration générale, et le firent distinguer hautement par un monarque qui, parmi ses grandes et précieuses qualités, avoit éminemment celle de se connoître en hommes.

Louis XIV ne tarda pas à lui donner des marques de son estime, en le nommant, en 1669, à l'évêché de Condom; mais

peu de temps après, il lui en donna une preuve plus particulière et plus éclatante encore, en lui confiant l'éducation du dauphin. Notre prélat, délicat sur ses devoirs, et ne pouvant accorder la résidence avec le nouvel emploi dont le roi le chargeoit, ne balança pas à quitter l'évêché, et cette démarche ajouta encore à l'opinion du public, sur un choix déjà universellement applaudi.

Bossuet se donna tout entier aux devoirs que la Providence l'appeloit à remplir. Beaucoup d'ouvrages, d'abrégés, et de traités élémentaires de toute espèce, composés pour son élève, et dont la plupart ont été imprimés, en sont la preuve; mais nul ne l'atteste mieux et plus honorablement pour le maître, que l'immortel *Discours sur l'histoire universelle.*

Tout le temps donné à ces ouvrages, et les soins constans qu'exigeoit une éducation de cette importance, n'empêchoient cependant pas Bossuet de prêcher, de travailler à des conversions, et d'écrire

pour la défense de l'église catholique. Il trouvoit dans son zèle et dans son génie des ressources inépuisables, et se délassoit d'un travail par un autre. Il se tenoit chez lui des conférences ecclésiastiques, où se rassembloient les docteurs les plus distingués; et BOSSUET y recueilloit tout ce qui lui paroissoit digne de l'être. C'est ainsi qu'il sut mener à la cour une vie laborieuse, et dont tous les momens étoient remplis.

L'éducation du dauphin eut tout le succès qu'on pouvoit en espérer. Cette éducation finie, le roi qui vouloit rendre BOSSUET à l'église sans l'éloigner beaucoup de la cour, le nomma à l'évêché de Meaux en 1681; et lors du mariage du dauphin, il lui donna en outre, avec l'abbaye de Belval, la charge de premier aumônier de la dauphine. La proximité des lieux le mettoit à portée de remplir tous les devoirs de cette charge, sans quitter pour cela le soin de son troupeau.

Jamais évêque ne remplit avec plus

d'exactitude et de zèle les fonctions de l'épiscopat. Ses prédications, ses réglemens et ordonnances, les catéchismes, les livres de prières et de piété qu'il a composés, enfin, les fréquentes visites et tournées qu'il faisoit dans son diocèse, prouvent à la fois son application constante et l'attention qu'il donnoit aux plus petits détails.

Un très-grand nombre d'ouvrages de controverse se rapporte aussi à cette époque de sa vie. Le plus célèbre et le plus important est *l'Histoire des Variations*, qui fit, dans son temps, une sensation très-grande, et où l'on retrouve en effet, avec l'érudition la plus vaste, une force de raisonnement et quelquefois des traits d'éloquence, qui ne le cèdent pas à ceux qu'on admire le plus dans les Oraisons funèbres.

Mais en 1693, une affaire dont on étoit loin de prévoir les suites, et à laquelle on donna une importance qu'elle n'avoit pas d'abord, et que certes elle ne méritoit nullement, vint l'occuper tout entier, trop

sans doute pour sa tranquillité et son bonheur personnel, et (ne craignons pas de l'ajouter) trop aussi pour sa gloire. La plupart de nos lecteurs savent déjà que nous voulons parler ici de son fameux démêlé avec l'immortel auteur du Télémaque, à l'occasion d'abord des écrits ascétiques de madame Guyon, avec laquelle Fénélon s'étoit lié et qu'il estimoit sincèrement; ensuite à cause du livre des *Maximes des Saints*, dans lequel Fénélon, aveuglé peut-être par son zèle si pur pour la défense de la vérité méconnue et de l'innocence calomniée, donna prise contre lui-même, et s'attira les censures ecclésiastiques et civiles. Cette affaire qui fit alors beaucoup de bruit, est peut-être la seule de ce genre qui mérite encore de nous intéresser, et elle le mérite même dans ses plus petits détails, puisqu'elle développa et fit connoître dans toute leur force, toute leur activité et leur étendue, le caractère, les principes, le génie et les talens de deux hommes tout différens l'un de l'autre et

dont la nation s'honore également. Le résultat de cette malheureuse affaire, où Bossuet triompha, fut l'emprisonnement de madame Guyon, l'exil et la censure du livre de son vertueux défenseur, qui, arraché ainsi à l'éducation du duc de Bourgogne, second fils de Louis XIV, montra la docilité la plus exemplaire et la résignation la plus touchante. Mais la postérité impartiale, en donnant peut-être à Fénélon le tort d'un zèle poussé trop loin, fera à son illustre antagoniste le reproche bien plus grave d'avoir persécuté son collégue, son ami, un homme enfin que ses grands talens et son éminente vertu rendoient si recommandable (1).

Au reste, les écrits composés à ce sujet par Bossuet, sont étonnans par leur nom-

(1) Ceux qui voudront connoître cette grande affaire dans tous ses détails, pourront lire la vie de Fénélon, formant le premier volume de l'édition *in*-4 de ses Oeuvres (de l'imprimerie de Didot). On y fait mention de tous les écrits auxquels elle donna lieu et un grand nombre de lettres de Fénélon qui y sont

bre. Pour en donner l'idée, il suffira de dire que dans la seule année de 1698, au fort de la dispute, et étant alors âgé de 72 ans, il en a fait assez pour former trois volumes in-4. de 400 pages chacun.

Ce travail forcé, et plus encore, peut-être, l'inquiétude et la peine d'esprit qu'il en dut ressentir, commencèrent à altérer sa santé jusqu'alors très-vigoureuse et même extraordinaire pour son âge. Ses infirmités pourtant ne diminuèrent rien de son zèle et de son activité. On le vit encore en donner des preuves en 1700, lorsque, dans l'assemblée du clergé qui fut tenue à cette époque, il se chargea de dresser les actes de censure; et dans les années suivantes, où il publia de nouveaux écrits controversistes. Il en préparoit encore un autre qui devoit être considérable, quand il sentit les premières atteintes de la cruelle maladie dont il est mort. Sur la

rapportées, notamment une de ce dernier à Bossuet qui n'y répondit point, jette un grand jour sur leur conduite réciproque.

fin de l'été de 1702, il fut attaqué de la pierre, souffrit avec patience et fermeté les douleurs d'un mal si violent; et malgré quelques intervalles de tranquillité, ne fit plus que traîner depuis une santé foible et languissante. Huit jours avant sa mort, ses douleurs s'accrurent avec une violence toujours croissante, et ne le quittèrent plus. Il mourut le 12 avril 1703, âgé de 77 ans. Aux titres et charges qu'il possédoit déjà, le roi avoit joint en 1697, celui de conseiller d'état et de premier aumônier de la duchesse de Bourgogne.

ORAISON FUNÈBRE

DE LA REINE

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Prononcée le 16 novembre 1669, en présence de Monsieur, frère unique du Roi, et de Madame, en l'Église des Religieuses de Sainte Marie de Chaillot, où avoit été déposé le cœur de Sa Majesté.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram. PSAL. 2.

MAINTENANT, ô rois, apprenez; instruisez-vous juges de la terre.

MONSEIGNEUR,

CELUI qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie

de faire la loi aux rois, et de leur donner quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, Reges, intelligite; eruditini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie; ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines; la fé-

licité sans bornes, aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains; des changemens inouis; la rebellion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les loix abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses

parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événemens si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, Reges, intelligite; eruditimini, qui judicatis terram.* Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine providence, et les fatales révolutions des monarchies; elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une elle a été bienfaisante; dans l'autre elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la

fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avoit pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Église universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape S. Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières (1). Que s'il

(1) Lib. 6, ep. 6.

a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il auroit dit du sang de S. Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri-le-Grand, et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la royale famille des Stuart, qui étoient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenoient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Écosse, et qui descendoient de ces rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le desir immense, qui sans cesse la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disoit que les princes devoient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus

grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre, aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; et une main si habile eût sauvé l'État, si l'État eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa maison aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis, que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfans de l'Église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la foi de S. Louis.

Le roi son mari lui a donné, jusqu'à la mort, ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de religion où leurs cœurs fussent désunis ; et confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Église, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les graces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à-peu-près semblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la reine son épouse. Comme elle possédoit son affection (car les nuages qui avoient paru au

commencement furent bientôt dissipés) et que son heureuse fécondité redoubloit tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel, sans commettre l'autorité du roi son Seigneur, elle employoit son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins; et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Église affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportoient les consolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le saint siége. Le pape S. Grégoire écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens (1) : « Sachez, ô grand Em-« pereur, que la souveraine puissance vous « est accordée d'en haut, afin que la vertu

(1) Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitus data est super omnes homines, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. Greg. lib. 2, epist. 62, Maur. Aug.

« soit aidée, que les voies du ciel soient élar-
« gies, et que l'empire de la terre serve l'em-
« pire du ciel ». C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu ? à quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison ? et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi ? Mais sur-tout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand Pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son évangile : Combien est étroit le chemin qui mène à la vie ! et voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit S. Grégoire, Puissances du siècle, voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main, puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au-dedans contre tant de

tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, messieurs, durant les persécutions; car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi, sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel étoit l'état déplorable des catholiques anglois. L'erreur et la nouveauté se faisoient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'évangile, « doit être prêchée jusques sur les « toits(1),» pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! Il falloit cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se voyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de cher-

(1) Quod in aure auditis, prædicate super tecta, Matt. x. 27.

cher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset rendoit à l'Église sa première forme. HENRIETTE, digne fille de S. Louis, y animoit tout le monde par son exemple, et y soutenoit avec gloire par ses retraites, et par ses prières, et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avoit conduits avec elle, et après eux les pères capucins, y donnèrent par leur piété aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, travestis, « desquels « aussi le monde n'étoit pas digne (1), » venoient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine; et l'Église désolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement,

(1) Quibus dignus non erat mundus. HEB. xj. 38.

et pleurer sa gloire passée, faisoit retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse Reine consoloit la captivité des fidèles, et relevoit leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse (1), c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les ames hautaines, et de répandre par-tout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte; il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Église. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas, si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent; j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps dé-

(1) Apoc. ix. 1.

sormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Église; les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettoit tout en péril, et qu'il donnoit contre son dessein une licence effrénée aux âges suivans. Les sages le prévinrent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes, que l'océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions ; et si, ennuyée de ses changemens, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé ? Cependant admirons ici

la piété de la Reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes ? Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes; et s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissoient leur aigreur et les ramenoient à l'Église. Ainsi, non-seulement elle conservoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu. Les conversions étoient innombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires, nous ont appris que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde ! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ces royales mains, la postérité la plus éloi-

gnée n'aura pas assez de louange pour célébrer les vertus de la religieuse HENRIETTE, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Église.

Que si l'histoire de l'Église garde chèrement la mémoire de cette reine; notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari, et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglois, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? Ne réunit-elle pas les deux royaumes? et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant VOS ALTESSES ROYALES; et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de

France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le desir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monséigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'État sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de PHILIPPE, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de HENRIETTE.

J'avoue en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouies d'une si grande reine, je

ne trouve plus de paroles; et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudroit jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ces calamités, ne surpassoit de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties: il faut que je m'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous les jugemens de Dieu. « J'entrerai avec David dans les puissances « du Seigneur (1), » et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter, pour rechercher dans les histoires les

(1) Introibo in potentias Domini. Ps. lxx. 16.

exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées, ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connoître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disoit cet historien (1), n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou, quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni loix ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles I, roi d'Angleterre, étoit juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément, jusqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæsari proprium*

(1) Q. Curt. lib. 8, 9.

et peculiare sit clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit (1). Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connoître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au

(1) PLIN. lib. 9, cap. 28.

milieu de son palais et de sa cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célèbre ce monarque ; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation : et je confesse que la haine des parricides pourroit jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles, et les reines mêmes si absolues et si redoutées ; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Édouard,

par Marie, par Élisabeth ; on ne trouve, ni la nation si rebelle, ni ses parlemens si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles historiens, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons, ayent tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés ? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas, chrétiens : les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eus à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondemens de la religion, et qu'on re-

mue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses ; il est, messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne, et celui de l'autorité de l'Église, ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des pères, et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du saint Siége, et de l'Église catholique, n'ont plus été comme autrefois des loix sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance ; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Écriture sainte ; comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendroit l'interprète, et croiroit

que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté seroit invincible; et que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leurs rêveries pour inspirations, les autres fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnoître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iroient enfin chercher un repos funeste, et une entière indépendance, dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas par-tout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures: ainsi quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes

effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert ; mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvoit changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes. Ces disputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisoient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se re-

muoit dans le fond des cœurs : c'étoit un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes plus hardis que les Luthériens, ont servi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette même source; et leurs opinions mêlées au calvinisme, ont fait naître les Indépendans, qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme Chercheurs, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédéces-

seurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire, jusqu'au pape saint Grégoire, et au saint moine Augustin son disciple, et le premier apôtre de la nation angloise ? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Église, qui est son tout, aussi bien que du saint siége qui est son centre, pour s'attacher contre la nature à la royauté comme à son chef ? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble ; et la majesté des rois d'Angleterre seroit demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés, elle n'avoit point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Église. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs : et Dieu, pour punir l'irreligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité ; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des loix, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids,

qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de-là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusques alors au christianisme, qui devoit anéantir toute la royauté, et égaler tous les hommes; songe séditieux des Indépendans, et leur chimère impie et sacrilége : tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste ? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par-là de les livrer aux guerres civiles. Écoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie (1) : « Leur ame, » dit le Seigneur, « a « varié envers moi, » quand ils ont si souvent changé la religion, « et je leur ai

(1) Anima eorum variavit in me ; et dixi, non pascam vos. Quod moritur, moriatur; et quod succiditur, succidatur, et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. ZACH. xj. 9.

« dit : Je ne serai plus votre pasteur, » c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes, et à votre cruelle destinée, et voyez la suite : « Que ce qui doit mourir « aille à la mort ; que ce qui doit être re- « tranché, soit retranché ». Entendez-vous ces paroles ? « Et que ceux qui demeure- « ront, se dévorent les uns les autres. » O prophétie trop réelle, et trop véritablement accomplie ! La Reine avoit bien raison de juger qu'il n'y avoit point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité catholique qui a fait fleurir durant tant de siècles l'église et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes églises, et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi quand cette pieuse princesse servoit l'église, elle croyoit servir l'État ; elle croyoit assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentimens ; et il est vrai que le roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service, que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avoit sauvés la reine sa mère. En effet, il est visible que puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'église a été la source d'où sont dérivés tous les maux,

on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, et tant de sectes incompatibles qui se devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal : vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant, et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuans et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paroît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les

rois (1). Car comme il eut apperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avoient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, étoit le charme qui possédoit les esprits, il sut si bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée,

(1) Apoc. xiij. 5, 7.

ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté, et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « (1) Je suis le Seigneur, » dit-il par la bouche de Jérémie; « c'est moi « qui ai fait la terre avec les hommes et les « animaux, et je la mets entre les mains « de qui il me plaît; (2) et maintenant j'ai « voulu soumettre ces terres à Nabucho- « donosor, roi de Babylone, mon servi- « teur. » Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets: « (3) Et j'ordonne, »

(1) Ego feci terram, et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. JEREM. xxvij.

(2) Et nunc itaque dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis servi mei. IBID.

(3) Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi. IBID.

poursuit-il, « que tout lui soit soumis, « jusqu'aux animaux : » tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie (1): « Je veux que ces peu- « ples lui obéissent, et qu'ils obéissent en- « core à son fils, jusqu'à ce que le temps « des uns et des autres vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande HENRIETTE a entrepris pour le salut de ce royaume; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposoient à la fortune de l'état, et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort! Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une

(1) Et servient ei, et servient filio ejus, etc. donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. IBID.

fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Sharborough remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Hotham père et fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la reine pour médiatrice, et devoient rendre au roi cette place avec celle de Beverley; mais ils furent prévenus et décapités; et Dieu qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un maire de Londres, dont le crédit étoit grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parloient, se rendoient à elle, et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, et le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sait, messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étoient saisis des arsenaux et des magasins; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'in-

fâme désertion de la milice même, il étoit encore plus aisé au roi de lever des soldats, que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille ainée, qui avoit été mariée à Guillaume, prince d'Orange, elle va pour engager les États dans les intérêts du roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi : mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse, dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer en Dieu, qui faisoit toute sa confiance; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentoit de tous côtés,

elle disoit avec un air de sérénité qui sembloit déjà ramener le calme, que les reines ne se noyoient pas. Hélas, elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire! et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

(1) Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux; et comme disoit un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante! la reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du desir de revoir le roi, et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit

(1) Naufragio liberati, exinde repudium et navi et mari dicunt. TERTULL. de Pœnit.

étonné de la cruelle destinée de cette princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle étoit au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même desir, et déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenoient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposoit à sa marche; elle triomphe, elle pardonne, et enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le

général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout sembloit prospérer par sa présence; les rebelles étoient consternés : et si la Reine en eût été crue; si au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit; et le ciel, qui sembloit suspendre, en faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à se déclarer. « (1) Tu sais vaincre, » disoit un brave Africain au plus rusé Capitaine qui fût jamais; « mais tu ne sais pas user « de ta victoire : Rome que tu tenois « t'échappe; et le destin ennemi t'a ôté « tantôt le moyen, tantôt la pensée de la « prendre. » Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La Reine qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux

(1) Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. Liv. Dec. 3. lib. 2.

Potiundæ urbis Romæ, modo mentem non dari modo fortunam. Ibid. lib. 6.

siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, et tout l'État languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le Roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison! O Éternel, veillez sur elle; Anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, messieurs. Sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles : et quoiqu'ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse; elle est enfin amenée auprès de

la Reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les

périls extrêmes et continuels qu'a couru cette princesse sur la mer et sur la terre durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'État; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquît à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, et aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à-peu-près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. « (1) Le voyez-vous, ce « grand Roi, » dit le saint et éloquent prêtre de Marseille, « le voyez-vous seul, aban- « donné, tellement déchu dans l'esprit des « siens, qu'il devient un objet de mépris « aux uns; et, ce qui est plus insuppor- « table à un grand courage, un objet de « pitié aux autres? ne sachant, » poursuit

(1) Dejectus usque in suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel ei maledicere Semei publice non timeret. Salv. l. 2, de guber. Dei.

Salvien, « de laquelle de ces deux choses « il avoit le plus à se plaindre, ou de ce « que Siba le nourrissoit, ou de ce que « Séméi avoit l'insolence de le maudire. » Voilà, messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même, et au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe: «(1) Le Seigneur des armées « a fait ces choses, pour anéantir tout le « faste des grandeurs humaines, et tour- « ner en ignominie ce que l'univers a de « plus auguste. » Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand; Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette d'un si grand cœur, est

(1) Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. Isa. xxiij. 9.

contrainte de demander du secours : Anne d'un si grand cœur, ne put en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux; Louis, qui entend de si loin les gémissemens des chrétiens affligés; qui assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre; auroit-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir? Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée? Mais Dieu n'avoit laissé aucune ressource au roi d'Angleterre; tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossois, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglois, et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante, réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures,

et se rend maîtresse de tout. Ainsi le Roi est mené de captivité en captivité; et la Reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossois, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du Roi son seigneur, dont le succès paroît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de sa maison ; et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le Roi, qui lui écrit de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère! ô femme! ô reine admirable! et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose. Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'État, qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice

qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abattre : ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'État, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs ? Qui pourroit raconter ses plaintes ? Non, messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : « (1) Voyez, Seigneur, « mon affliction. Mon ennemi s'est forti-« fié, et mes enfans sont perdus. Le cruel « a mis sa main sacrilége sur ce qui m'étoit « le plus cher. La royauté a été profanée, « et les princes sont foulés aux pieds. Lais-« sez-moi, je pleurerai amèrement ; n'en-« treprenez pas de me consoler. L'épée a « frappé au-dehors, mais je sens en moi-« même une mort semblable. »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies

(1) Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus. Lam. j. 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. Ibid. j. 10. Polluit regnum et principes ejus. Ibid. ij. 2. Recedite a me, amare flebo ; nolite incumbere, ut consolemini me. Is. xxij. 4. Foris interficit gladius, et domi mors similis est. Lam. j. 20.

(car elle vouloit bien vous nommer ainsi), vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes graces; l'une, de l'avoir fait chrétienne; l'autre, messieurs, qu'attendez - vous ? peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi son fils? Non. C'est de l'avoir fait Reine malheureuse. Ah ! je commence à regreter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'évangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentimens de la foi. De-là naissent des monstres de crimes, des raffinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que

trop de fondement à ces terribles malédictions, que Jésus-Christ a prononcées dans son évangile : « (1) Malheur à vous » qui riez ; malheur à vous qui êtes pleins « et contens du monde. » Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là, on expie ses péchés ; là, on épure ses intentions ; là, on transporte ses desirs de la terre au ciel ; là, on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de

(1) Væ qui ridetis, væ qui saturati estis. Luc. 1.

ce que nous avons manqué de faire; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de graces), lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes: déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la

tyrannie par un seul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les Rois, il étoit de leur majesté de n'agir que par les loix, ou par les armes. Ces loix qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse, et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la Reine fut consolée par ce merveilleux événement : mais elle avoit appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avoit rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le Roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires ; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, (1) elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint

(1) Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes. Aug. 5, de Civit. c. 24.

point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ces trois royaumes, et tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du Roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, et combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savoit de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence. Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidèle imitatrice de l'institut de sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappeloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenoit à se conformer au

véritable modèle des chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisoit un rigoureux examen ; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte, cette grande Reine ; et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à MONSIEUR et à MADAME, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgraces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, son histoire seroit plus pompeuse, mais ses œuvres seroient moins pleines ; et avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes graces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséri-

corde accepter ses afflictions en sacrifice agréable : puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, et content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons.

Notice sur HENRIETTE-MARIE, reine d'Angleterre.

HENRIETTE-MARIE étoit la sixième des enfans que Henri IV, roi de France, eut de son second mariage avec Marie de Médicis. Elle naquit en 1609. En 1625, elle épousa Charles Stuart, alors prince de Galles, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Charles I, et si connu par ses revers et sa mort malheureuse. Louis XIII, frère aîné de la Princesse, n'avoit consenti à ce mariage, qu'à condition que le Pape accorderoit une dispense à cause de la différence des religions. Cette dispense fut accordée, et la jeune Reine, qui, aux termes du contrat de mariage, devoit jouir de la plus grande liberté relativement à l'exercice du culte catholique, partit pour l'Angleterre, suivie de son confesseur et de douze autres prêtres de la Congrégation de l'Oratoire, qu'elle avoit établie. Ces prêtres, et d'autres religieux qui s'étoient attachés à sa maison, et qu'elle employoit secrètement à faire des prosélytes à la religion catholique, ne tardèrent pas à lui susciter des ennemis, qui ne négligèrent rien pour nuire à la Reine dans l'esprit du Roi son époux. Ils y réussirent même pendant quelque temps, et la Reine fut forcée de renvoyer les prêtres de l'Oratoire, qu'elle rem-

plaça par des capucins, qui ne se montrèrent pas plus prudens que leurs prédécesseurs. Bientôt le feu des discordes civiles et religieuses s'alluma avec fureur ; il fit de la vie de la Reine d'Angleterre et de celle du Roi, un enchaînement de catastrophes plus tragiques les unes que les autres. En Écosse et dans la Grande-Bretagne, on se révolta, on prit les armes, et le Roi eut à combattre ses propres sujets. Dans tout le cours de cette guerre malheureuse, il y eut quelques intervalles de calme et de soumission; mais les soupçons contre le Roi et la Reine s'aigrissant de plus en plus, et les rebelles augmentant chaque jour d'audace et de puissance, le Roi fut obligé de quitter Londres et de se séparer de la Reine. Celle-ci alla en Hollande, chercher à son époux des secours en hommes et en argent. Une furieuse tempête l'accueillit à son retour, lui fit perdre deux vaisseaux, et la rejeta sur les côtes de Hollande, d'où elle repartit encore et aborda en Angleterre. Cinq vaisseaux ennemis, avertis de sa descente, vinrent canonner le lieu où elle étoit retirée. Elle y courut les plus grands dangers, et dans cette occasion comme dans toutes celles qui suivirent, montra, avec le plus grand zèle pour la cause de son époux, un courage au-dessus de son sexe et de sa fortune. Forcée de quitter encore le Roi qu'elle avoit rejoint, et qu'elle accompagnoit par-tout, elle se réfugia à Exeter, où elle accoucha d'une fille (Henriette de France), qui fut depuis Duchesse d'Orléans, et dont Bossuet a fait aussi l'oraison funèbre neuf mois après celle de la Reine sa mère.

La Reine eut à peine le temps de se rétablir de ses couches, et fut obligée de chercher en France un asyle contre la fureur de ses ennemis. Sa tête étoit mise à prix. Il lui fallut abandonner son enfant à des mains étrangères ; puis, s'embarquant pour sa terre natale, se confier encore à la mer orageuse. Là, elle fut de nouveau surprise par la tempête qui lui

enleva un vaisseau; et poursuivie à coups de canon jusqnes sur les côtes de France, elle y aborda enfin, après s'être vue mille fois en danger de perdre la vie. Mais en France d'autres calamités l'attendoient encore. C'étoit le temps des guerres de la Fronde. Souvent insultée par les frondeurs, jusques dans le Louvre où elle demeuroit, elle éprouva même le besoin des choses nécessaires à la vie, et se vit forcée de demander au Parlement, ce qu'elle appeloit elle-même une aumône pour subsister. C'est dans cette triste situation, qu'elle apprit la mort du Roi son mari, que Cromwel fit condamner à mort, et décapiter le 9 février 1649. La Reine alors ne songea plus qu'à s'assurer une retraite, pour y cacher son infortune et finir tranquillement ses jours. C'est dans cette vue qu'elle fonda à Chaillot le couvent de la Visitation : elle vint s'y établir avec le Roi son fils et ses autres enfans, qu'elle mettoit tous ses soins à faire instruire dans la foi catholique. Mais les troubles civils et les guerres de la Fronde n'étoient pas encore finis. Le Roi de France et toute la famille royale retirés à S. Germain-en-Laye, éprouvoient eux-mêmes l'effet de la détresse générale. La malheureuse Reine étoit donc dans sa retraite, exposée encore aux insultes du peuple mutiné, et réduite même à toutes les extrémités de l'indigence, lorsqu'enfin le calme rétabli en France, le retour de la famille royale à Paris, et peu de temps après enfin, le rétablissement inespéré de son fils Charles II au trône de ses ancêtres, lui permirent, après tant de malheurs, de goûter quelques jours sereins. Le desir de voir le Roi son fils tranquille possesseur de sa couronne, la détermina à faire jusqu'à deux fois le voyage d'Angleterre, où elle reçut sur son passage tous les témoignages de la joie et de l'affection du peuple; mais malgré ces brillantes apparences, des motifs de prudence et le chagrin aussi de voir ses enfans rien moins que disposés au catholicisme, la déterminèrent à retourner en France,

pour finir ses jours dans cette même retraite de la Visitation de Chaillot, où elle avoit vécu d'abord. Elle avoit anssi une maison à Colombe, près Paris, où elle alloit passer les beaux jours ; ce fut là qu'elle mourut, le 10 septembre 1669, âgée de 60 ans.

Louis XIV fit transporter son corps à S. Denis et son cœur au couvent de la Visitation à Chaillot, où elle avoit choisi sa sépulture. Quarante jours après, le Duc d'Orléans son gendre (Monsieur), et la Princesse Henriette sa fille (Madame), lui firent faire un service solemnel, où Bossuet, pour lors Evêque de Condom, prononça l'Oraison funèbre qu'on vient de lire, et qu'on regarde comme une des plus belles qu'il nous a laissées.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS,

Prononcée à Saint-Denis, le vingt-unième jour d'août 1670.

VANITAS vanitatum, dixit Ecclesiastes. vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

VANITÉ des vanités, a dit l'Ecclésiaste : vanité des vanités, et tout est vanité. ECCL. I.

MONSEIGNEUR (1),

J'ÉTOIS donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS. Elle, que j'avois vue si attentive pendant

(1) MONSIEUR le Prince.

que je rendois le même devoir à la Reine sa mère, devoit être si-tôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût si-tôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? et la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, et de si belles espérances? « Vanité des vanités, et tout « est vanité. » C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette Princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles

que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états et à tous les événemens de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet; puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les graces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais, dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? ce que JÉSUS-CHRIST est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Recon-

noissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit; et l'espérance publique frustrée tout-à-coup par la mort de cette Princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles desirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours, en lui disant: « (1) Crains Dieu, et garde ses commande-« mens; car c'est-là tout l'homme: et « sache que le Seigneur examinera dans « son jugement tout ce que nous aurons « fait de bien ou de mal. » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde; mais au contraire, tout est important, si nous considérons

(1) Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo: et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud sit. Eccl. c. xij. v. 13, 14.

ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La Princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son ame, épurée de tous les sentimens de la terre, et pleine du ciel où elle touchoit, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand Prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

(1) « Nous mourons tous, » disoit cette femme dont l'écriture a loué la prudence au second livre des Rois, « et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour ». En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, messieurs, si quelque chose pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune, souffroit quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y

(1) Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. 2 Reg. c. xiv. v. 14.

auroit-il dans l'univers de plus distingué que la Princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et par-tout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette Princesse, née sur le trône, avoit l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse ; et dès-lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous disions avec joie, que le ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du Roi son

père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la Princesse, sans que la mort s'y mêle aussi-tôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnoit à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissoit au milieu des bénédictions de tous les peuples; et les années ne cessoient de lui apporter de nouvelles graces. Aussi la Reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faisoit ANNE d'Espagne. ANNE, vous le savez, messieurs, ne trouvoit rien au-dessus de cette Princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété, et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si il-

lustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avoit de plus grand, que PHILIPPE DE FRANCE, son second fils, épousât la princesse HENRIETTE; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la Princesse sa sœur, recherchée de tant de rois, pouvoit honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguoit, j'ai eu raison de vous dire qu'elle étoit encore plus distinguée par son mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit su plaire à MADAME. Je pourrois encore ajouter, que les plus sages et les plus expérimentés admiroient cet esprit vif et perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, et pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le Roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité

de cette Princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé, mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. MADAME s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette Princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une ame forte que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de

près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse, qui la tenoit si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est-là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour et sans suite le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est-là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable Princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des romans, et de leurs fades héros; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du com-

merce des affaires, et de la société des hommes, ces ames sans force aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète. « (1) Ils ressemblent, » dit le Sage, « à une ville sans murailles, « qui est ouverte de toutes parts, » et qui devient la proie du premier venu. Que MADAME étoit au-dessus de cette foiblesse! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien; et la sûreté qu'on trouvoit en cette Princesse que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'état, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent sans instructions les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que MADAME y fut admirée plus que jamais. On

(1) Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. PROV. l. XXV. v. 28.

ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette Princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le Roi son frère? Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de MADAME. O plaie irremédiable! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce Prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. PRINCESSE, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été si-tôt ravie? Ces deux grands rois se connoissent, c'est l'effet des soins de MADAME : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entr'eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement

qu'elle ait perdu son agrément le plus doux; et qu'une Princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevoit au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas appercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, est par son fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. « (1) O Dieu, » dit le Roi prophète, « vous avez fait mes jours me-« surables, et ma substance n'est rien de-

(1) Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tamquam nihilum ante te. Ps. xxxviij. 6.

« vant vous. » Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est si-tôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant, ce vainqueur enflé de ses titres tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : « (1) Vous voilà « blessé comme nous ; vous êtes devenu « semblable à nous. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant,

(1) Ecce tu vulneratus es, sicut et nos ; nostri similis effectus es. Is. c. xiv. v. 10.

ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. « (1) Ils « mourront, » dit le Roi prophète, « et « en ce jour périront toutes leurs pensées. » C'est-à-dire, les pensées des conquérans, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône); c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. « (2) Je me suis, » dit-il,

(1) In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. Ps. cxlv. v. 4.

(2) Eccl. ij. 12, 15.

« appliqué à la sagesse, et j'ai vu que » c'étoit encore une vanité, » parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre Princesse ne paroîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à

l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si MADAME a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, MADAME se meurt, MADAME est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris ; par-tout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : « (1) Le Roi pleurera,

(1) Rex lugebit, et princeps induetur mærore, et

« le Prince sera désolé, et les mains tom-
« beront au peuple de douleur et d'éton-
« nement. »

Mais et les princes et les peuples gémissoient en vain. En vain Monsieur, en vain le Roi même tenoit MADAME serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* (1) ; je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La Princesse leur échappoit parmi des embrassemens si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc ; elle devoit périr si-tôt ! Dans la plupart des hommes les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit; avec quelles graces, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée, et ces fortes expressions, par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette Princesse si précises et si

manus populi terræ conturbabuntur. EZECH. c. vij. v. 27.

(1) ORAT. de Ob. Sat fr.

littérales. Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissans royaumes, par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le Roi jusqu'à la mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de Monsieur, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la cam-

pagne de Flandres, la joie de cette Princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisions pour MADAME ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son ame, ni ce courage paisible, qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brava pas non plus avec fierté; contente de l'envisager sans émotion, et

de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparoître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertu-

lien (1), parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant; et que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connoître et de l'aimer? Ici

(1) Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. TERTUL. de Resurr. carnis.

un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : « (1) les voies me sont ouvertes à la véri- « table vie. » MADAME n'est plus dans le tombeau ; la mort qui sembloit tout détruire, a tout établi : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fonds.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas ; car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette rai-

(1) Notas mihi fecisti vias vitæ. Ps. xv, v. 10.

son, dit l'Ecclésiaste, « (1) que le corps « retourne à la terre, dont il a été tiré, » il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vuides de sens et de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes; car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. S. Chrysostome a bien compris cette vérité, quand il a dit: « Gloire, richesses, noblesse, puissance,

(1) Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat. Eccl. xij. 7. Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. Ibid.

« pour les hommes du monde ne sont que « des noms ; pour nous, si nous servons « Dieu, ce seront des choses. Au contraire « la pauvreté, la honte, la mort, sont « des choses trop effectives et trop réelles « pour eux : pour nous, ce sont seule- « ment des noms (1), » parce que celui qui s'attache à Dieu, ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent : « Tout est vanité. » Il s'explique, « tout « est vanité sous le soleil (2), » c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement; aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste (3) méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnemens et de

(1) Hom. 19. in Matt.
(2) Eccl. j. 2, 14. ij. 11, 17.
(3) Eccl. j. 17. ij. 12, 24.

grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « (1) Eh! » s'écrie ce sage Roi, « y a-t-il rien de si vain? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux? Mais « (2) cela même, » dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, « est encore une vanité, » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fol et le sage; et même je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête: *Unus interitus est hominis, et jumentorum* (3). En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse; tant que nous regarderons l'homme par les

(1) Et est quidquam tam vanum. Eccl. ij. 19.
(2) Vidi quod hoc quoque esset vanitas? Eccl. ij. 1, 11, viij. 10.
(3) Eccl. iij. 19.

yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner; que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes? et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste; et bientôt MADAME nous le fera paroître dans les dernières actions de sa vie. « (1) Crains « Dieu, et observe ses commandemens; car « c'est-là tout l'homme: » comme s'il disoit, ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas, ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu: tout le reste est vain, je le déclare; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme.

(1) Eccl. xij. 13.

Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever ; car, ajoute l'Ecclésiaste, « (1) Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de « bien et de mal. » Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit (2), « qu'à la mort périront toutes « nos pensées ; » oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées qui devoient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable ? Donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette Prin-

(1) Eccles. xij. 14.
(2) Psal. cxlv, 4.

cesse le mystère de la prédestination et de la grace.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricorde : mais le fidèle interprète du mystère de la grace, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grace et dans la dernière, que la grace se montre; c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve, paroît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement dès ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grace. Que ces deux principaux momens de la grace

ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de HENRIETTE D'ANGLETERRE ! Pour la donner à l'église, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres ; disons des derniers de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les loix de l'état s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'état pour l'affranchir de ces loix. Il met les ames à ce prix ; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus ; et comme rien ne lui est cher que ces enfans de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvu qu'il les sauve. Notre Princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussi-tôt que mise au monde, arrachée en naissant, à la piété d'une mère catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de sa maison ; et ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'église, par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'er-

reur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophète (1) : « Mon père et ma mère m'ont « abandonnée; mais le Seigneur m'a reçue « en sa protection. » Délaissée de toute la terre dès ma naissance, (2) « je fus comme « jetée entre les bras de sa providence pa- « ternelle, et dès le ventre de ma mère il « se déclara mon Dieu. » Ce fut à cette garde fidèle que la Reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu, et qui tenoit du miracle, délivra la Princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'église catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande et religieuse Reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les catholi-

(1) Ps. xxvj. 10. (2) Ps. xxj. 11.

ques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Edouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois. Qui pourroit assez exprimer le zèle dont elle brûloit pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monumens ? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein : et le ciel nous l'a ravie ! O Dieu ! que prépare ici votre éternelle providence ; me permettrez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils ? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous HENRIETTE, par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'église? ou bien voulez-vous triompher seul ? et en nous ôtant les moyens dont nos desirs se flattoient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'état et à la

maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette Princesse. Puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi! Ce grand Roi qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te, sed etiam omnes fieri tales, qualis et ego sum.* (1) Ce souhait est fait pour les rois, et saint Paul étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa; mais saint Paul en excceptoit ses liens, *exceptis vinculis his :* et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentimens, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'église.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grace de J. C. en notre Princesse, il me reste, messieurs, de vous faire con-

(1) Act. xxvj. 29.

sidérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grace que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'apôtre, à nous revêtir, et nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grace, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos desirs. Mais aussi-tôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparoissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre ame n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grace de la persévérance finale, a la force de les fixer : et de même que le Testament de JÉSUS-CHRIST, par lequel il se donne à nous, est confirmé à

jamais, suivant le droit des testamens et la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin testateur; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux Testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, messieurs, si je vous fais voir encore une fois MADAME aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grace, et sceller en cette Princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup, affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grace qui a fait triompher MADAME a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement elle a plus de prise sur une Princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enlève à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que

de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir toute entière dès le premier coup, elle trouve la Princesse prête. La grace plus active encore l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avoit vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété, que cette ame vraiment chrétienne y avoit laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette Princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : « O « mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas tou- « jours mis en vous ma confiance ? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentimens d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connoître Dieu, n'appelant pas le connoître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer

leur mort quand ils préparent leur confession ; qui ne reçoivent les saints sacremens que par force : dignes, certes, de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. MADAME appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacremens de l'église ; la pénitence avec componction ; l'eucharistie avec crainte, et puis avec confiance ; la sainte onction des mourans avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi ; elle les suit, elle s'y conforme ; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de JÉSUS, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérans. MADAME m'a fait con-

noître la vérité de cette parole du Sage : « (1) Le patient vaut mieux que le brave ; et « celui qui dompte son cœur, vaut mieux « que celui qui prend des villes. » Combien a-t-elle été maîtresse du sien ? Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ? Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées ; sincère production d'une ame qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais sur-tout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. MADAME ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle se conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ses

(1) Melior est patiens viro forti ; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. PROV. xvj. 32.

souffrances en expiation de ses fautes; elle professoit hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans. Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle avoit appelés pour l'exciter elle-même, et ne vouloit point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'agneau; c'étoit un nouveau langage que la grace lui apprenoit. Nous ne voyions en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée, par lesquelles on se trompe soi-même. Tout étoit simple, tout étoit précis, tout étoit tranquille, tout partoit d'une ame soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, messieurs, qu'avons-nous à demander à Dieu pour cette Princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grace? Ce grand Dieu nous exauçoit; mais souvent, dit S. Augustin, en nous exauçant il trompe heureusement notre prévoyance. La Princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit

plus exposer aux illusions du monde les sentimens d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage : « (1) Il s'est hâté. » En effet, quelle diligence! en neuf heures l'ouvrage est accompli. « Il s'est hâté de la tirer « du milieu des iniquités. » Voilà, dit le grand S. Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens. (2) Elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leurs péchés, et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princesse, les a ravagés dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençoit le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler

(1) Properavit educere de medio iniquitatum. SAP. iv. 14.

(2) Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit. DE bono mortis.

ici des tentations infinies, qui attaquent à chaque pas la foiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princesse dans sa propre gloire? La gloire: qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? quel appât plus dangereux? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes? Considérez la Princesse; représentez-vous cet esprit, qui, répandu par tout son extérieur, en rendoit les graces si vives: tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle savoit estimer les uns sans fâcher les autres; et quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'appercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée; on sentoit seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, et ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des

services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité? Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame, qui marquoit tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevoit ses présens; et cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs? c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « (1) qu'elle alloit être précipitée dans la « gloire? » Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais

(1) In ipsam gloriam præceps agebatur. TACIT. Agric.

ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques foiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? ne s'adorent-elles pas secrètement? ne veulent-elles pas être adorées? que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? et que se peut refuser la foiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu? La modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité : elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentimens les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même; et on dit au fond de son cœur : « (1) Je « suis, et il n'y a que moi sur la terre. » En cet état, messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? La mort n'est-elle pas une grace? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bien-

(1) Ego sum et præter me non est altera. Is. xlvij. 10.

fait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de MADAME ? de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération ? Qu'importe que sa vie ait été si courte ? jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquens, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie : ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentimens les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grace a été forte ; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage ; et la grace, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affoiblie. Je me confie pour MADAME en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si hum-

blement réclaméc. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur JÉSUS, les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de MADAME, avec une pieuse confiance. Ce JÉSUS en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacremens, et par la communion avec ses souffrances. Mais en priant pour son ame, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens! Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point

nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous savons nous connoître, nous confessons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies; nous n'avons rien que de foible à leur opposer; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe; c'est que les sens nous enchantent; c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grace. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses graces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il

donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui MADAME donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que, regardant cette grande place qu'elle remplissoit si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire

que vous admiriez faisoit son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

Notice sur HENRIETTE-ANNE, duchesse d'Orléans.

HENRIETTE-ANNE, qu'on appeloit HENRIETTE D'ANGLETERRE pour la distinguer de sa mère HENRIETTE DE FRANCE dont l'Oraison funèbre a précédé celle-ci, étoit la dernière des enfans du Roi, CHARLES Ier, et de HENRIETTE-MARIE son épouse, dont Bossuet a, comme on l'a vu, dépeint les malheurs d'une manière si énergique. Elle naquit dans le temps où le Roi et la Reine, aux prises avec leurs sujets révoltés, étoient obligés de fuir. La Reine avoit même été obligée de se séparer du Roi, et de se retirer à Exeter en 1644 pour y faire ses couches. Elle eut à peine le temps de se rétablir, échappa aux révoltés, et se retira en France, sans pouvoir emmener sa fille qui demeura prisonnière à Exeter. Au bout de deux ans, la gouvernante, aux soins de laquelle sa mère l'avoit confiée, eut l'adresse de soustraire la jeune Princesse à ses gardiens, et de la faire embarquer pour la France, où, remise entre les mains de la Reine sa mère, elle fut élevée sous ses yeux, et avec toutes sortes de soins.

Elle avoit à peine atteint sa quatorzième année, qu'on songea à disposer d'elle. La Reine, mère de

Louis XIV, parut souhaiter que le Roi son fils l'épousât. Mais Louis XIV la trouvant trop jeune, ou par d'autres motifs encore, n'avoit pas de goût pour ce mariage. La Reine mère la choisit donc pour Monsieur (Philippe, duc d'Orléans) son second fils, et vint la demander elle-même à la reine d'Angleterre qui l'accorda facilement. Le mariage ne fut retardé que par le voyage que fit la jeune Princesse avec la Reine sa mère en Angleterre, où Charles II étoit, par l'effet d'une révolution nouvelle, rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il eut lieu à son retour en 1661.

La jeune Duchesse, ornée de tous les dons de la nature, et possédant avec beaucoup d'esprit mille heureuses qualités, fit, pendant l'espace trop abrégé de sa vie, les délices d'une cour aimable et voluptueuse. Elle se livra à tous les plaisirs qu'elle y pouvoit goûter avec cette ardeur que son âge, sa figure, et la place brillante qu'elle occupoit, eussent pu rendre excusable, si elle y eût mis elle-même quelques bornes. Elle en vint même à perdre tout-à-fait de vue dans la recherche de ces plaisirs cette prudence et cette retenue dont son sexe et son rang lui faisoient également un devoir. La Reine sa belle-mère et la Reine sa mère, lui firent souvent à ce sujet des représentations qui ne furent pas toujours inutiles, mais dont l'effet étoit de courte durée.

L'année 1670 fut glorieuse pour elle. Louis XIV qui, à travers les excès auxquels elle se livroit, avoit remarqué la supériorité de son esprit, et les qualités qui la distinguoient, lui témoignoit une grande confiance. Il la chargea d'une négociation fort délicate auprès du Roi Charles II son frère, que Louis XIV, résolu de déclarer la guerre aux Hollandois, vouloit détacher de la triple alliance. Le projet s'exécuta comme il avoit été conçu, et le voyage de MADAME réussit complètement. Lorsqu'elle re-

vint en France, elle avoit entre les mains un traité d'où dépendoit le sort d'une partie de l'Europe, et jouissoit d'une considération qui lui promettoit la plus brillante carrière pour l'avenir. Une mort cruelle et douloureuse vint à l'instant détruire toutes ces illusions.

Il paroît que, dès l'année précédente, la mort de sa mère, la belle Oraison funèbre que Bossuet prononça à cette occasion, sur-tout l'estime qu'elle conçut pour ce célèbre prélat dont elle étoit bien faite pour apprécier le mérite, et avec lequel elle eut souvent de longs et solides entretiens, avoient déjà fait sur elle de vives et salutaires impressions. Si elles furent d'abord peu durables, elles purent au moins se renouveler sur la fin de sa vie.

Huit jours après son retour en France, une indisposition subite la surprit à Saint-Cloud, où elle s'étoit retirée pour s'y reposer quelque temps de ses fatigues, et le mal fit aussi-tôt des progrès si effrayans, qu'elle s'apperçut bientôt que son heure dernière approchoit. L'ecclésiastique qui fut appelé auprès d'elle, a laissé un long récit des douleurs qu'elle souffrit, de la résignation avec laquelle elle les supporta jusqu'au dernier moment, et sur-tout des sentimens de repentir sincère qu'elle montra, et qui furent pour tous un grand sujet d'édification. Bossuet, alors évêque de Condom, appelé en toute diligence, arriva assez à temps pour en être aussi témoin, et recevoir ses derniers soupirs le 30 juin 1670.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

infante d'Espagne, reine de France et de Navarre.

Prononcée à Saint-Denis, le premier de septembre 1683, en présence de Monseigneur le Dauphin.

Sine macula enim sunt ante thronum Dei.

Ils sont sans tache devant le trône de Dieu.

Paroles de l'Apôtre saint Jean dans sa Révélation, chap. 14. v. 5.

MONSEIGNEUR,

QUELLE assemblée l'Apôtre S. Jean nous fait paroître! Ce grand Prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre « sur « la sainte montagne de Sion », dans la

partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse : « (1) Il y a dans « l'église de Sardis un petit nombre de « fidèles, *pauca nomina*, qui n'ont pas « souillé leurs vêtemens » : ces riches vêtemens dont le baptême les a revêtus ; vêtemens qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : « (1) Vous tous qui avez été baptisés, vous « avez été revêtus de Jésus-Christ. » Ce petit nombre chéri de Dieu pour son innocence, et remarquable par la rareté d'un don si exquis, a su conserver ce précieux vêtement, et la grace du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité ? Ecoutez parler le juste et le saint : « (3) Ils « marchent, dit-il, avec moi, revêtus de « blanc, parce qu'ils en sont dignes ; » dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'agneau sans tache, et de marcher toujours avec lui, puisque

(1) Habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua. APOC. iij. 27.

(2) Quicumque in Christo baptisati estis, Christum induisti. GALL. iij. 27.

(3) Ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt. APOC. iij. 4.

jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : ames pures et innocentes; « (1) ames vierges, » comme les appelle S. Jean, au même sens que S. Paul disoit à tous les fidèles de Corinthe : « (2) Je vous ai promis, comme une « vierge pudique, à un seul homme, qui « est Jésus-Christ. » La vraie chasteté de l'ame, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle. C'est dans cette troupe innocente et pure que la Reine a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi qui pénètre jusqu'aux cieux nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnois cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inspiroit du respect pour Dieu et pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté

(1) Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Apoc. xiv. 4.

(2) Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. 2. Cor. xj. 2.

changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son ame, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au-dedans où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. « (1) Elle marche avec l'Agneau, car « elle en est digne. » La sincérité de son cœur sans dissimulation et sans artifice la range au nombre de ceux dont S. Jean a dit dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que « le mensonge ne s'est point « trouvé en leur bouche (2), » ni aucun déguisement dans leur conduite; « ce qui fait « qu'on les voit sans tache devant le trône « de Dieu. » *Sine macula sunt enim ante thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort, et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvois-je mieux essuyer vos larmes, celles des princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée,

(1) Apoc. iij. 4.
(2) In ore eorum non est inventum mendacium; sine macula enim sunt ante thronum Dei. Ibid. xiv. 5.

qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplendissante, et dans cet état glorieux une mère si chérie et si regrettée? Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, Monseigneur, être votre exemple; et ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée, et toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, chrétiens, qu'il est rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes! mais sur-tout, qu'il est rare de la trouver parmi les grands! « (1) Ceux que vous voyez revêtus d'une « robe blanche, ceux-là, dit S. Jean, vien- « nent d'une grande affliction, » *de tribulatione magna;* afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat trop plein de tentations des grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, messieurs, que Dieu par un miracle de sa grace, se plaît à choisir parmi les rois, de ces ames pures.

(1) Hi qui amicti sunt stolis albis.... hi sunt qui venerunt de tribulatione magna. Apoc. vij. 13, 14.

Tel a été S. Louis toujours pur et toujours saint dès son enfance, et MARIE-THÉRÈSE sa fille a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu qui se répandent sur nous et sur tous les peuples dans la prédestination de cette Princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire. Ainsi sa vie et sa mort également pleines de sainteté et de grace, deviennent l'instruction du genre humain. Notre siècle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyoit nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines, et tel est le digne abrégé de son éloge : Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples : venez contempler dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette Princesse où la mort f ppe; ou n'y

voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être surprise : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort si précipitée et si effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité : Qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché ; et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très-excellente, très-puissante, et très-chrétienne Princesse MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfans, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham : « (1) Les rois « sortiront de vous, » et qui fait dire par son prophète à David : « (2) Le Seigneur

(1) Reges ex te egredientur. GEN. xvij. 6.
(2) Prædicit tibi Dominus, quod domum faciat tibi Dominus. 2. REG. vij. 11.

« vous fera une maison. (1) Dieu qui d'un « seul homme a voulu former tout le genre « humain, » comme dit S. Paul, et de cette source commune « le répandre sur « toute la face de la terre, » en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, « marquant les temps, » poursuit-il, « et donnant des bornes à la de- « meure des peuples, » et enfin un cours réglé à toutes ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguste naissance à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée, et trop tôt, hélas! regrettée par le plus grand de tous les hommes!

Que je méprise ces philosophes, qui mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avoit à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine Intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ses desseins les choses

(1) Deus.... qui fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ, definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum. Act. xvij. 24, 26.

particulières qui seules subsistent véritablement. N'en doutons pas, chrétiens; Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui devoient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devoient gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles tous les hommes par lesquels elles devoient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la Reine devoit sortir; celle de France, et celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines : jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps, il le sait, et nous l'ignorons.

On remarque dans l'Écriture que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres; comme celui que les Syriens, quoiqu'ennemis des rois d'Israël, leur attribuoient par ces paroles : « (1) Nous « avons appris que les rois de la maison « d'Israël sont clémens. »

(1) Ecce audivimus quod Reges domûs Israel clementes sint. 3. Reg. xx. 31.

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche; et sans dire que l'on redoutoit davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque chose de plus vigoureux dans les armes et dans le courage de celle de France, maintenant que par une grace particulière ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisoit la joie de la Reine; c'est que Dieu avoit donné à ces deux maisons d'où elle est sortie, la piété en partage; de sorte que « sanctifiée, (1) » qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de S. Paul, elle disoit avec cet apôtre: « (2) Dieu « que ma famille a toujours servi, » et à qui je suis dédiée « par mes ancêtres: » *Deus cui servio a progenitoribus.*

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où durant l'espace de quatre cents ans on ne trouve que des rois et des empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'états et tant

(1) Filii vestri.... sancti sunt. 1. Cor. vij. 14.
(2) 2 Tim. j. 3.

de royaumes, qu'on a prévu il y a long-temps qu'elle en seroit surchargée?

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangère : qui est toujours dominante dans son chef : qui seule dans tout l'univers et dans tous les siècles, se voit après sept cents ans d'une royauté établie (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) ; seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fût jamais sous le soleil, et devant Dieu, et devant les hommes : devant Dieu d'une pureté inaltérable dans la foi; et devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang?

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France, sa mère, digne fille de Henri le Grand, et de l'aveu de l'Espagne, la meilleure reine, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue sur le trône : triste rapport de cette princesse avec la reine sa

fille : elle avoit à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura ; et pour notre malheur la vie de MARIE-THÉRÈSE n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle devoit une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et, si on le peut dire, le roi même. Ne nous plaignons pas, chrétiens, de ce que la Reine sa fille dans un état plus tranquille donne aussi un sujet moins vif à nos discours, et contentons-nous de penser que dans des occasions aussi malheureuses dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père ne l'avoit-il pas élevée? On la regardoit en Espagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant ; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse qu'on reconnoît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avoit de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance toute environnée de vertu ; et on voyoit paroître en cette jeune Princesse

plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses états : Dieu qui nous aime la destine à Louis.

Cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde; il peut bien y soulever des tempêtes et y exciter des mouvemens qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des ames d'un ordre supérieur à ses loix, à qui il ne peut inspirer des sentimens indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre; et l'Infante non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'étoit « (1) la femme prudente qui est « donnée proprement par le Seigneur, » comme dit le sage. Pourquoi « donnée pro- « prement par le Seigneur, » puisque c'est le Seigneur qui donne tout? et quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la

(1) A Domino proprie uxor prudens. PROV. xix. 14.

divine bonté ? Il ne faut pour l'entendre, que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne feroit qu'aigrir.

Isle pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites : isle éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, et l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration : auguste journée où deux fières nations long-temps ennemies, et alors réconciliées par MARIE-THÉRÈSE, s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux rois avec leur cour d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi-bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces

pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tout les uns et les autres; et MARIE-THÉRÈSE périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrens, qui pourroit les arrêter? Mais si l'Espagne pleuroit son Infante qu'elle voyoit monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous, ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi-bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de ma voix, dans ce sceptre si-tôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine si grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous

lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siècles précédens ne savoient pas : l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les François peuvent tout, c'est que leur roi est par-tout leur capitaine; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraye. On sait que Louis foudroye les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours; et la Reine qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre par-tout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers: maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse françoise porte par-tout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare: Je tiens la mer sous mes loix, et les nations sont ma proie. La légéreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance: mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu acca-

blois ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : « (1) Qui est semblable à Tyr ? et toutefois elle s'est tue dans « le milieu de la mer ; » et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses loix et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de sa fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels ? La sévère justice de Louis jointe à ses inclinations bienfaisantes fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que

(1) Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris ? Ezech. xxvij. 32.

redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne je ne sais comment un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la Reine. Louis est le rempart de la religion: c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit par-tout au-dehors que parce qu'il la fait régner au-dedans et au milieu de son cœur. C'est-là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourroient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie: ce qu'il renverse au-dedans est un sacrifice bien plus agréable; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions qui feroient de nos cœurs un temple d'idoles. Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire par-tout où s'étend le genre humain? Ce ne lui est

rien d'être l'homme que les autres hommes admirent : il veut être avec David, « l'homme selon le cœur de Dieu. » C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand Roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur ! ô honte ! ô juste punition de nos péchés ! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles ; que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françoises fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouis devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur ?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons

dire comme S. Paulin disoit du grand Théodose, que nous voyons en Louis, « (1) non un roi, mais un serviteur de « Jésus-Christ, et un prince qui s'élève « au-dessus des hommes, plus encore par « sa foi que par sa couronne. »

C'étoit, messieurs, d'un tel héros que MARIE-THÉRÈSE devoit partager la gloire d'une façon particulière, puisque non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessoit d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illustre de toutes les reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfans. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce prince qui fait vos délices et les nôtres; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste Princesse, qui par son rare mérite, autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec

(1) In Theodosio non imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide principem prædicamus. — Le texte porte : « In Theodosio non tam impera« torem, quam Christi servum.... nec regno, sed « fide principem prædicarem. » PAULIN. ep. 9. ad Sev. nov. edit. XXVIII. n. 6.

vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement ; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une cour, dont un si grand Roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre Reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendoit la piété aussi bien que la grandeur comme héréditaire, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand Roi, par le mérite et par les respects de ses enfans, et par la vénération de tous les peuples, ne voyoit rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Élevez maintenant, ô Seigneur, et mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais « (1) affligé votre Esprit saint, » qui jamais n'a perdu « (2) le goût du don « céleste ; » afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes ; et que ravis des chastes attraits de l'innocence,

(1) Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. Eph. iv. 30.

(2) Gustaverunt donum cœleste. Heb. vj. 4.

jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

A la vérité, chrétiens, quand on voit dans l'Évangile la brebis perdue (1), préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille; on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de graces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, et deux mots que lui dit son père lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : « (2) Mon fils », lui dit-il, « vous « êtes toujours avec moi; et tout ce qui « est à moi est à vous. » Cette parole, messieurs, ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de S. Tho-

(1) Luc. xv. 4 et 20.
(2) Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. Ibid. 31.

mas nous la fait entendre, et concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle ; il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié, mais en deux manières différentes. L'un paroîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est ; et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don ; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite ; et le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : « (1) Mon fils, vous êtes tou-« jours avec moi, et tout ce qui est à moi « est à vous ; » c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : « (2) Il « falloit se réjouir, parce que votre frère « étoit mort, et il est ressuscité ; » c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grace inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde, mais on ne laisse pas de lui préférer la

(1) Luc. xv. 31.

(2) Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit. Ibid. 32.

constante sérénité d'une saison plus bénigne : et, s'il nous est permis d'expliquer les sentimens du Sauveur par ces sentimens humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis : puisque s'il dit, parlant du prodigue : « (1) Qu'on lui rende sa première robe, » il ne lui dit pas toutefois : « Vous êtes « toujours avec moi ; » ou, comme S. Jean le répète dans l'Apocalypse : « (2) Ils sont « toujours avec l'agneau, et paroissent « sans tache devant son trône. » *Sine macula sunt ante thronum Dei.*

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, et parmi les illusions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez de la Reine. Elle est de ceux dont le fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypse : « (3) Celui qui sera victorieux, je « le ferai comme une colonne dans le tem-

(1) Dixit pater ad servos suos : Cito proferte stolam primam, et induite illum. IBID. 22.

(2) Sine macula sunt ante thronum Dei. APOC. xiv. 4, 5.

(3) Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei. APOC. iij. 12.

« ple de mon Dieu. » *Faciam illum columnam in templo Dei mei.* Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la Reine. « (1) Il ne sortira ja- « mais du temple. » *Foras non egredietur amplius.* Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. « Je le ferai, » dit Jésus-Christ : et c'est l'ouvrage de ma grace. Mais comment affermira-t-il cette colonne ? Écoutez, voici le mystère : « (2) et j'écrirai « dessus, » poursuit le Sauveur : j'éleverai la colonne ; mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Eh ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ! Trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique. « (3) J'y « écrirai, » dit-il, « le nom de mon Dieu, « et le nom de la cité de mon Dieu, la « nouvelle Jérusalem, et mon nouveau « nom. » Ces noms, comme la suite le fera paroître, signifient une foi vive dans

(1) Foras non egredietur amplius. Ib. Apoc. iij. 12.
(2) Ibid.
(3) Scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei novæ Jerusalem.... et nomen meum novum. Ibid.

l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'église, et la fréquentation des saints Sacremens : trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre sainte Princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne, et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté, et d'abord : « J'y écrirai, » dit-il, « le nom de mon « Dieu, » en lui inspirant une foi vive. C'est, messieurs, par une telle foi que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante ? parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant ; car écoutez les qualités que S. Paul lui donne : (1) *Fides sperandarum substantia rerum.* « La foi, » dit-il, « est « une substance, » un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi? de ce qui se voit dans le monde ? Comment donner une consistance, ou, pour parler avec

(1) Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Heb. xj. 1.

S. Paul, « une substance, » et un corps à cette ombre fugitive ? La foi est donc un soutien, mais des choses « qu'on doit es- « pérer. » Et quoi encore ? *Argumentum non apparentium :* « c'est une pleine conviction « de ce qui ne paroît pas. » La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en sais la cause ; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'apôtre, si ce n'est, comme il dit ailleurs, une soumission de « (1) l'intelligence entièrement captivée » sous l'autorité d'un Dieu qui parle ? Considérez la pieuse Reine devant les autels ; voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu : ce n'est pas par sa suite qu'on la connoît, c'est par son attention et par cette respectueuse immobilité qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le Sacrement adorable approche : ah ! la foi du Centurion, admirée par le Sauveur

(1) In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. 2. Cor. x. 5.

même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement : « (1) Je ne suis « pas digne. » Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudroit disparoître toute entière devant la majesté du Roi des rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disoit Isaïe : « (2) Cherchez des antres profonds, cachez-« vous dans les ouvertures de la terre de-« vant la face du Seigneur et devant la « gloire d'une si haute majesté. »

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le ciel et la terre! Vous allez voir une Reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur, et tout l'orgueil qu'elle inspire : vous verrez dans les paroles de ce grand roi la vive peinture de la Reine, et vous en reconnoîtrez tous les

(1) MATT. viij. 8.
(2) Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo a facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus. ISAI. ij. 10.

sentimens. (1) *Domine, non est exaltatum cor meum !* « O Seigneur, mon cœur ne « s'est point haussé ! » Voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei ;* « mes regards ne se sont pas élevés : » voilà l'ostentation et le faste réprimé. Ah ! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampans, et qui fait dire à l'ame arrogante : « (2) Il n'y a que moi sur la terre. » Combien étoit ennemie la pieuse Reine de ces regards dédaigneux ; et dans une si haute élévation, qui vit jamais paroître en cette Princesse ou le moindre sentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris ? David poursuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me :* « Je ne « marche point dans de vastes pensées, « ni dans des merveilles qui me passent. » Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. « (3) L'or- « gueil, qui monte toujours, » après avoir porté ses prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus solide, ou plutôt de

(1) PSALM. CXXX. 1.

(2) Dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius ISAI. XVIIJ. 8.

(3) Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. PSALM. IXXIIJ. 23.

moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne témérairement dans des projets insensés, comme faisoit ce roi superbe (digne figure de l'ange rebelle :) « (1) lorsqu'il disoit en son cœur : « Je m'élèverai au-dessus des nues, je « poserai mon trône sur les astres, et je « serai semblable au Très-haut. » Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès; et voilà l'orgueil méprisé dans ses égaremens. Mais après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il sembloit vouloir s'élever, David l'atterre tout-à-fait par ces paroles : « Si, » dit-il, « je n'ai « pas eu d'humbles sentimens, et que j'aie « exalté mon ame : » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam;* ou, comme traduit S. Jérôme : *Si non silere feci animam meam :* « Si je n'ai pas fait « taire mon ame : » si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau pseaume : *Sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea.* « Mon ame a été, » dit-il,

(1) Qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam ; super astra Dei exaltabo solium meum.... Ascendam super altitudinem nubium : similis ero Altissimo. Isai. xiv. 13 et 14.

« comme un enfant sevré. » Je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'ame supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes frères, les Philistins défaits, et les ours mêmes déchirés de ses mains ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte Princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandoit sa grandeur. Les rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain, et ils doivent, pour le repos autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il étoit aisé à la Reine de faire sentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une cour où la majesté se plaît à paroître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grace, comme avec une jalou-

sie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la majesté, et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyions courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la cour, elle trouvoit le Carmel d'Elie, le désert de Jean, et la montagne si souvent témoin des gémissemens de Jésus.

J'ai appris de S. Augustin que « l'ame attentive se fait à elle-même une solitude. » *Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem.* Mais, mes frères, ne nous flattons pas; il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'ame. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertissemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisoient perdre ces heures particulières qu'elle destinoit à la méditation et à la prière. Auroit-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la manne cachée que « (1) nul « ne connoît, que celui qui en ressent les

1) Vincenti dabo manna absconditum.... et... no-

« saintes douceurs ? » C'est-là qu'elle disoit avec David : « (1) O Seigneur, votre ser-« vante a trouvé son cœur pour vous faire « cette prière ! » *Invenit servus tuus cor suum.* Où allez-vous, cœurs égarés? Quoi! même pendant la prière, vous laissez errer votre imagination vagabonde ; vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu ; elles font même le sujet de votre prière ! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le ciel et la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition que la prière devoit éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que « (2) David sen-« toit allumer dans sa méditation. » Ah ! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand roi, et avec la pieuse Reine que nous honorons : « O Seigneur, votre serviteur a « trouvé son cœur! » J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

men novum.... quod nemo scit, nisi qui accipit. Apoc. ij. 17.

(1) Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hac. 2. Reg. vij. 27.

(2) Concaluit cor meum intra me ; et in meditatione mea exardescet ignis. Psalm. xxxviij. 4.

Ange saint (1), qui présidiez à l'oraison de cette sainte Princesse, et qui portiez cet encens au-dessus des nues pour le faire brûler sur l'autel que S. Jean a vu dans le ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin : faites-nous paroître ces torrens de larmes que la Reine versoit devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence ? Oui sans doute, puisqu'il est écrit que « (2) rien n'est pur sur la terre, » et que « (3) celui qui dit qu'il ne pèche « pas se trompe lui-même. » Mais ce sont des péchés légers; légers par comparaison, je le confesse : légers en eux-mêmes; la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fonds toute ame innocente. La moindre ombre se remarque sur ces vêtemens qui n'ont pas encore été salis, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici les chrétiens trop savans. Chrétien, tu sais trop la distinction des péchés véniels

(1) Apoc. viij. 3.

(2) Cœli non sunt mundi in conspectu ejus. Job. xv. 15.

(3) Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus. 1. Joan. 1, 8.

d'avec les mortels. Quoi ! le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres ? Sais-tu que ces péchés qui semblent légers deviennent accablans par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences ? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints docteurs après S. Augustin et S. Grégoire. Sais-tu que les péchés qui seroient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement ? Les plaisirs innocens le deviennent bien, selon la doctrine des saints; et seuls ils ont pu damner le mauvais riche pour avoir été trop goûtés. Mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel ? et n'est-ce pas une des raisons qui fait que David s'écrie : (1) *Delicta quis intelligit ?* « Qui peut connoître « ses péchés ? » Que je hais donc ta vaine science, et ta mauvaise subtilité, ame téméraire, qui prononce si hardiment : Ce péché que je commets sans crainte est véniel. L'ame vraiment pure n'est pas si savante. La Reine sait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enseigne ; mais la foi ne lui enseigne pas que les

(1) Psal. xviij. 13.

siens le soient. Deux choses vous vont faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, chrétiens, et nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels : elle a dit souvent dans cette bienheureuse simplicité qui lui étoit commune avec tous les saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disoit donc pas, il est véniel : elle disoit, il est péché, et son cœur innocent se soulevoit. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disoit pas, il est léger : encore une fois, il est péché, disoit-elle. Alors pénétrée des siens, s'il arrivoit quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'état, elle s'en accusoit seule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités ? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre ? ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante ? Au lieu que par un conseil de la Providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contre-poids,

cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance, et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes apperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les ames vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le Père céleste se plaît à les regarder dans ce secret; et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportoient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, messieurs: elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voyoit toujours cette précieuse vie dont la sienne dépendoit, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs, vous parlerai-je de ses pertes, et de la mort de ses chers enfans? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune Prince que les

graces sembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triste messager d'un événement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le Roi et la Reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre des plaintes les plus lamentables; et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'ame humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du ciel irrité, lorsqu'il sembla si long-temps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chère espérance? Pardonnez-moi, messieurs, pardonnez-moi si je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, et je le puis dire, que je me fasse à moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand

elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne se propose pas un moindre modèle que Marie. Dieu lui rend aussi son fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis, et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, chrétiens, quand on attribue tout à la prière. Dieu qui l'inspire ne lui peut rien refuser. « (1) Un « roi, » dit David, « ne se sauve pas par « ses armées, et le puissant ne se sauve « pas par sa valeur. » Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. « (2) Il s'élève, » dit le Sage, « plusieurs pensées dans le cœur « de l'homme : » reconnoissez l'agitation et les pensées incertaines des conseils humains. « Mais, » poursuit-il, « la volonté « du Seigneur demeure ferme; » et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exé-

(1) Non salvatur rex per multam virtutem : et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ. PSALM. xxxij. 16.

(2) Multæ cogitationes in corde viri : voluntas autem Domini permanebit. PROV. xix. 21.

cute que ce qu'il résout. « (1) Le Terrible, » le Tout-Puissant, « qui ôte, » quand il lui plaît, « l'esprit des princes, » le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, « (2) et les prendre dans « leurs propres finesses. (3) Car il n'y a « point de prudence, il n'y a point de sa- « gesse, il n'y a point de conseils contre « le Seigneur. » Les Machabées étoient vaillans; et néanmoins il est écrit « (4) qu'ils « combattoient par leurs prières » plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt :* assurés par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédoit à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jetoient les yeux sur la Reine, et croyoient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les pros-

(1) Vovete et reddite Domino Deo vestro.... terribili, et ei qui aufert spiritum principum. PSALM. lxxv. 12, 13.

(2) Qui apprehendit sapientes in astutia eorum. JOB. v. 13. — 1. COR. iij. 19.

(3) Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. PROV. xxj. 30.

(4) Per orationes congressi sunt. 2. MACH. xv. 25.

périts temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus ? Elles sont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'oraison. L'oraison qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues « (1) du « Père des lumières, d'où descend sur « nous tout don parfait ; » et c'est-là le comble de la perfection, parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que MARIE-THÉRÈSE attira par la prière toutes les vertus dans son ame. Dès sa première jeunesse elle fut, dans les mouvemens d'une cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse infirme du Roi son père. La Reine sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle non-seulement un respect, mais encore une tendresse, que ni le temps ni l'éloignement n'ont pu altérer. Aussi pleure-t-elle sans mesure, et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'a-t-elle pas eue pour le Roi ! Toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouse de sa

(1) Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens a patre luminum. JAC. j. 17.

gloire, uniquement attachée aux intérêts de son état, infatigable dans les voyages, et heureuse, pourvu qu'elle fût en sa compagnie : (1) Femme enfin où S. Paul auroit vu l'Église occupée de Jésus-Christ, et unie à ses volontés par une éternelle complaisance. Si nous osions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue ; il nous répondroit par ses sanglots, et je vous dirai en son nom, ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration, que les tendresses inexplicables de MARIE-THÉRÈSE tendoient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, et tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de la Reine tant de fois éprouvées par ses domestiques, et ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de sa maison désolée ? Et vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvoit endurer qu'on lui dît que ses trésors étoient épuisés ; vous premièrement, pauvres vo-

(1) EPHES. v. 24.

lontaires, victimes de Jésus-Christ, religieux, vierges sacrées, ames pures dont le monde n'étoit pas digne; et vous pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotens, estropiés, « (1) restes d'hom-« mes, » pour parler avec S. Grégoire de Nazianze; car la Reine respectoit en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ: vous donc qu'elle assistoit avec tant de joie, qu'elle visitoit avec de si saints empressemens, qu'elle servoit avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, et d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ: quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémissemens à la gloire de cette Princesse, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette auguste assemblée? Recevez, père Abraham, dans votre sein cette héritière de votre foi; comme vous, servante des pauvres, et digne de trouver en eux, non plus des anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage? Écoutez tout en un mot: fille, femme, mère, maîtresse, reine telle que nos vœux l'auroient pu faire,

(1) Veterum hominum miseræ reliquiæ. ORAT. XVI. p. 244, 6.

plus que tout cela chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse, et dans le cœur de la Reine. Par le « (1) nom « de la sainte Cité de Dieu la nouvelle Jé« rusalem, » vous voyez bien, messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Église catholique, Cité sainte dont toutes « (2) les « pierres sont vivantes, » dont Jésus-Christ est le fondement, qui « descend du « ciel » avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie; Cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Église, toute la foi de la Reine se réveilloit. Mais une vraie fille de l'Église, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observan-

(1) Qui vicerit..... scribam super eum nomen.... Civitatis Dei mei, novæ Jerusalem quæ descendit de cœlo a Deo meo. Apoc. iij. 12.

(2) Ad quem (Christum) accedentes lapidem vivum... et ipsi tamquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis. 1 Pet. ij. 4, 5. Apoc. iij. 12.

ces, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Église inspirée de Dieu, et instruite par les saints Apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses saints; et enfin un mystérieux abrégé de l'ancien et du nouveau testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par-là toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours « (1) admi-« rable, » selon le prophète, et non-seulement en lui-même, mais encore « (2) dans « ses saints. » Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ, (3) l'ame innocente et pieuse trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture, et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'ame toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et se

(1) Vocabitur nomen ejus, admirabilis. Is. ix. 6.
(2) Mirabilis in sanctis suis. PSALM. lxvij. 36.
(3) Porro unum est necessarium. LUC. x. 42.

purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Église même demande : elle se renouveloit dans toutes les fêtes, elle se sacrifioit dans tous les jeûnes et dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas ; mais la Reine se rangea bientôt à l'obéissance : l'habitude ne put rien contre la règle, et l'extrême exactitude de cette Princesse marquoit la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole : « (1) Qui « vous écoute m'écoute ? » Jésus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu sous la conduite particulière de ses serviteurs qui exercent son autorité dans son Église. Les confesseurs de la Reine pouvoient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avoit-elle pas pour le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, et pour tout l'ordre ecclésiastique ! Qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont

(1) Qui vos audit, me audit. Luc. x. 16.

on ne peut demander la fin avec trop de gémissemens ? Le nom même et l'ombre de division faisoit horreur à la Reine, comme à toute ame pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le saint Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au saint Siége. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le saint Siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la règle avec une soumission profonde : qu'elle est faite pour attirer tout l'univers à son unité, et y rappeler à la fin tous les hérétiques ; et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la Cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, messieurs, dans le cœur de notre pieuse Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous ex-

pliquez, quand vous dites : « (1) Je suis « le pain de vie ; et ma chair est vraiment « viande, » et « (2) prenez, mangez, ceci « est mon corps ? » Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'eucharistie, nom composé de biens et de graces, qui nous montre dans cet adorable sacrement une source de miséricorde, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes les graces, et le Verbe même tout changé en grace et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère : c'est le « (3) nouveau Testament » de notre Sauveur, et on commence à y boire ce « (4) vin nouveau » dont la céleste Jérusalem est transportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La Reine fréquentoit ces deux sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princesse se sentoit dans son état naturel, quand elle étoit

(1) Ego sum panis vitæ.... Caro mea vere est cibus. JOAN. vj. 48, 56.

(2) Accipite, et comedite : Hoc est corpus meum. MATTH. xxvj. 26.

(3) Hic est sanguis meus novi testamenti. MAT. xxvj. 28.

(4) Non bibam amodo de hoc genimine vitis, usque in diem illum, cum illud bibam vobiscum novum in regno patris mei. IBID. 29.

comme pécheresse aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus-Christ. Mais l'eucharistie étoit son amour : toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son desir, elle ne cessoit de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui or donnoit. Mais qui eût pu refuser l'eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure ? La règle que donne S. Augustin est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyoit toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de graces pour la communion même. Par ces admirables pratiques, cette Princesse est venue à sa dernière heure sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que celle de sa sainte vie ; et les hommes toujours hardis à juger les autres, sans épargner les souverains, car on n'épargne que soi-même dans ses jugemens ; les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de bien que les autres, ont vu la

Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés, et nous introduit à la vraie vie, apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique, où sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux reines plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoiqu'avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'église. Vous entendez bien que je veux parler d'ANNE-D'AUTRICHE et de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille MARIE-THÉRÈSE ; ANNE dans un âge déjà avancé, et MARIE-THÉRÈSE dans sa vigueur ; mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elle sembloit nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une

longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. ANNE avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuse : MARIE-THÉRÈSE aussi-tôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et toute entière entre les bras de la mort sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, ANNE pleine de foi ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend graces de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes; elle redouble ses dévotions toujours assiduës; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint Viatique! Dans de semblables actions, il ne fallut à MARIE-THÉRÈSE que sa ferveur ordinaire : sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitoit toujours assez elle-même, et prenoit dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, chrétiens, de ces deux reines? Par l'une Dieu nous ap-

prit comment il faut profiter du temps, et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un chrétien toujours attentif à combattre ses passions « (1) meurt tous les jours » avec l'apôtre: *Quotidie morior.* Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie? et pouvons-nous n'appercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de foibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille? et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant? Quelle santé nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le sein?

(1) 1. Cor. xv. 31.

De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup ? et où en étoit cette grande Reine avec toute la majesté qui l'environnoit, si elle eût été moins préparée ? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques empressés autour de son lit ? Le Roi même, que pouvoit-il, lui, messieurs, lui qui succomboit à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage ? Tout ce qui environne ce Prince l'accable. Monsieur, Madame venoient partager ses déplaisirs, et les augmentoient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos sanglots ? Il l'avoit assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure ; voilà ce que peut la terre pour une Reine si chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prières ; nous avons ce saint sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix

de Jésus est renfermée, ce sacrifice seroit inutile à la Reine, si elle n'avoit mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle : autrement, dit S. Augustin, qu'opère un tel sacrifice ? Nul soulagement pour les morts, une foible consolation pour les vivans. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. « (1) Je viens, » dit Jésus-Christ, « comme un voleur. » Il a fait selon sa parole ; il est venu surprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses élus. Mais il vient, dit-il, « comme un voleur, » toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son écriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison ! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraye, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment, car qui pourroit ou l'éviter

(1) Veniam ad te tamquam fur. Apoc. iij. 3.

quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache ? « (1) Ils mangeoient, » dit-il, « ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtissoient, ils faisoient des mariages aux jours de Noé, et aux jours de Loth, » et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoit des occupations innocentes : que sera-ce, quand en contentant nos impudiques desirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire ; et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour. La sentence partira d'en-haut :

(1) Sicut factum est in diebus Noæ, ita erit et in diebus filii hominis.... uxores ducebant, et dabantur ad nuptias... similiter sicut factum est in diebus Lot : edebant et bibebant ; emebant et vendebant ; plantabant et ædificabant. Luc. xvij. 26, 27, 28.

« (1) La fin est venue, la fin est venue. » *Finis venit, venit finis.* « La fin est venue sur vous. » *Nunc finis super te :* Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, « (2) conchez. » *Fac conclusionem.* Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu : « (3) Coupez l'arbre, arrachez ses branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits : » périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'éleveront des frayeurs mortelles, et des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible! le glaive qui a tranché les jours de la Reine est encore levé sur nos têtes : nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. « (4) Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé, afin qu'il perce ; il est poli et limé, afin qu'il brille. » Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez

(1) Ezech. vij. 2.

(2) Ibid. 23.

(3) Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus ; excutite folia ejus ; et dispergite fructus ejus. Dan. iv. 11.

(4) Hæc dicit Dominus Deus : Loquere : Gladius : gladius exacutus est et limatus. Ut cædat victimas exacutus est : ut splendeat limatus est. Ezech. xxj. 9, 10.

de faire! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle! Mais ces émotions d'un jour, qu'opèrent-elles? Un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées? Leurs habitans passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'ame: ces habitans désolés, ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfans de la même église, et nourris à la même table du pain de vie? Dieu accomplit sa parole: « (1) Le jugement com-« mence par sa maison, » et le reste de la maison ne tremble pas! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence: appaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs. Ecoutez-la, princes; écoutez-la, peuples; écoutez-la, Monseigneur,

(1) Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei. 1. Pet. iv. 17.

plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que S. Grégoire de Nazianze adressoit aux Princes et à la maison régnante. « (1) Respectez, » leur disoit-il, « votre pourpre, » respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. « Connoissez ce qui vous a été confié, et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut : il partage avec vous celles d'en bas : montrez-vous dieux aux peuples soumis, » en imitant la bonté et la magnificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudissemens et tous ces regards qui vous suivent. (2) Demandez à Dieu avec Salo-

(1) Imperatores, purpuram vereamini.... Cognoscite quantum id sit, quod vestræ fidei commissum est, quantumque circa vos mysterium.... Supera solius Dei sunt; infera autem, vestra etiam sunt. Subditis vestris deos vos præbete. ORAT. xxvij. pag. 471. B.

(2) SAP. ix.

mon, la sagesse qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de LOUIS LE GRAND et l'incomparable piété de MARIE-THÉRÈSE.

Notice sur MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, reine de France.

MARIE-THÉRÈSE, première Infante d'Espagne, étoit l'unique fruit du mariage de Philippe IV et d'Élisabeth de France sa première femme. Elle naquit en 1638. Lorsqu'il fut question de lui choisir un époux, la France étoit depuis très-long-temps en guerre avec l'Espagne, et les deux nations épuisées avoient un égal intérêt à la paix. Le mariage de cette Princesse avec Louis XIV fut donc l'instrument et le gage de la réconciliation entre les deux couronnes. Aussi cette union qui eut lieu en 1660, fut-elle un des plus grands traits de la politique et de l'habileté du cardinal Mazarin, et l'un des plus glorieux événemens de son ministère.

Les Mémoires et les Historiens du temps s'accordent à faire l'éloge de MARIE-THÉRÈSE, pour laquelle le Roi son époux montra constamment beaucoup d'amour, de déférence et de respect. Mais malgré ces témoignages extérieurs, et même les preuves d'estime et d'attachement qu'elle recevoit de son époux, MARIE-THÉRÈSE qui l'aimoit de l'amour le plus vif comme le plus pur, et qui se sentoit digne de posséder son cœur tout entier, n'étoit pas

moins cruellement affectée de le voir trop souvent infidèle, et en souffroit d'autant plus qu'elle étoit obligée de dissimuler son humiliation et sa douleur. Cette déception cruelle, et ces chagrins concentrés dont la duchesse de Montpensier paroît avoir été seule la confidente et la consolation, contribuèrent sans doute autant que son éducation et ses principes à la détacher du monde et de ses plaisirs, et à lui inspirer la plus austère et la plus ardente dévotion. Toutes les pratiques de la religion, tous les devoirs qu'elle prescrit, tous les exercices de piété qu'elle ordonne, ou qu'elle recommande, devinrent son occupation la plus chère; elle s'y livroit même presque exclusivement et sans mesure. Les voyages dans lesquels elle accompagnoit fréquemment le Roi, ne pouvoient la distraire des devoirs rigoureux auxquels elle s'étoit soumise, et il fallut des représentations de médecins, appuyées des ordres du Roi pour la faire renoncer à ces pieux exercices, qui eussent infailliblement porté atteinte à sa santé. En l'année 1672, le Roi ayant déclaré la guerre à la Hollande, et se disposant à partir pour cette campagne, mit le gouvernement entre les mains de la Reine avec le titre de régente. Cette régence dura peu, mais servit à prouver la capacité de la Reine dans les affaires, et toute la confiance que le Roi avoit en elle.

Des six enfans que Louis XIV eut de son mariage avec MARIE-THÉRÈSE, le Dauphin seul survécut à sa mère qu'une fièvre maligne emporta presque subitement le 31 juillet 1683. Elle étoit alors âgée de 45 ans. Un mot de Louis XIV, lors de ce triste événement, sert à prouver également les sentimens qui l'animoient, et les vertus de l'épouse qu'il venoit de perdre. « Depuis 23 ans que nous vivons ensemble, « dit le Roi, voilà le premier chagrin qu'elle m'ait « donné. »

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES,

PRINCESSE PALATINE,

Prononcée en présence de monseigneur le Duc, de madame la Duchesse et de monseigneur le duc de Bourbon, dans l'Église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 9e jour d'août 1685.

Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjeci te. ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main, pour te ramener des extrémités de la terre : je t'ai appelé des lieux les plus éloignés : je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté : ne crains point, parce que je suis avec toi. « (1) C'est « Dieu même qui parle ainsi. »

Monseigneur,

Je voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu; que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi

(1) Isai. xlj. 9, 10.

les combats et les douleurs; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée. Ce discours leur feroit connoître qu'une ame fidèle à la grace, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La Princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisoit les paroles d'Isaïe, que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'écriture sainte, et que Dieu y sait bien parler, non-seulement à toute l'église, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins! Pendant qu'elle méditoit ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable), Dieu lui imprima dans le cœur que c'étoit à elle qu'il les adressoit. Elle crut entendre une voix douce et paternelle qui lui disoit: « (1) Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés; » des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie, et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disois en ton cœur rebelle, je ne puis me captiver; j'ai mis sur toi ma puissante main, « et

(1) Isai. xlj. 9, 10.

j'ai dit : Tu seras ma servante : je t'ai choisie » dès l'éternité, « et je n'ai pas rejeté » ton ame superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : « Ne crains point » au milieu des maux dont tu te sens accablée, « parce que je suis ton Dieu » qui te fortifie : « (1) ne te détourne pas de la voie » où je t'engage, « puisque je suis avec toi, » jamais je ne cesserai de te secourir, « et le juste que j'envoie au monde, » ce sauveur miséricordieux, ce pontife compatissant, « (2) te tient par la main : » *Tenebit te dextera justi mei.* Voilà, messieurs, le passage entier du saint prophète Isaïe, dont je n'avois récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette Princesse, que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ses admirables conseils ? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est

(1) Isai. xlj. 10.
(2) Ibid. ix. 2.

parlé dans l'écriture, (1) et dans l'ombre de la mort ; s'il vous reste quelque pitié de votre ame malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse ANNE ; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princesse d'un si haut rang ; dans une Princesse qui fut nièce d'une Impératrice, et unie par ce lien à tant d'Empereurs, sœur d'une puissante Reine, épouse d'un fils de Roi, mère de deux grandes Princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunsvick; enfin dans une Princesse, dont le mérite passe la naissance, encore que sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves, celui des Paléologue, celui de Lorraine, et celui de France par tant de côtés: quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu ; et vous prin-

(1) Populus qui ambulabat in tenebris.... Habitantibus in regione umbræ mortis. ISAI. ix. 2.

cipalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs : ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la Princesse Palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophètes: (1) *Onus verbi Domini super Israël;* et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choses à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme; ni des belles qualités, qui ne le rendent pas meilleur, ni des vertus, dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'ame pécheresse auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons

(1) Zach. xij. 1.

pas de faire paroître notre Princesse dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu, pour faire servir ces défauts non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes frères, qui savons à quoi ont servi à S. Pierre ses reniemens, à S. Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'église, à S. Augustin ses erreurs, à tous les saints pénitens leurs péchés; ne craignons pas de mettre la Princesse Palatine dans ce rang, ni de la suivre jusques dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée: heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice, qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde, qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous très-haute et très-puissante Princesse, ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, PRINCESSE DE MANTOUE ET DE MONTFERRAT, ET COMTESSE PALATINE DU RHIN.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse ANNE.

Dès ses plus tendres années elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine. Charles Duc de Nevers, et depuis Duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle; et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Faremoutier, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de S. Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de sainte Fare, autant éloignée des voies du siècle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne, que Dieu avoit choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paroissoient pas: sous la conduite de la sainte abbesse, qui savoit donner le lait aux enfans, aussi bien que le pain aux forts, les commencemens de la princesse Anne étoient heureux. Les mystères lui furent révélés: l'écriture lui devint familière: on lui avoit appris la langue latine, parce que c'étoit celle de l'église; et l'office divin faisoit ses délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austé-

rités et ses humiliations; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyoit tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander ou à obéir. Mais la sage abbesse qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinoit au gouvernement; et déjà on la comptoit parmi les Princesses qui avoient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire? La princesse MARIE, pleine alors de l'esprit du monde, croyoit, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devoient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? Et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes: tant le néant y est attaché! La princesse BÉNÉDICTE, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille. On la fit abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisoit; et la marque d'une si

grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable étoit destiné à la princesse ANNE. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir; et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout-à-coup les desseins de Faremoutier. Avenai parut avoir un air plus libre, et la princesse BÉNÉDICTE y présentoit à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grace! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse ANNE, ce que d'importuns empressemens en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appeloit avec tant d'attraits à la vie religieuse; et l'asyle qu'elle avoit choisi pour défendre sa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princesses la même noblesse dans les sentimens, le même agrément, et si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens: au-dedans les mêmes desirs, au-dehors les mêmes graces; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissans. Leur vie eût été heureuse dans leur éter-

nelle union, et la princesse ANNE n'aspiroit plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admiroit la vertu. En ce temps le duc de Mantoue leur père mourut : les affaires les appelèrent à la cour : la princesse Bénédicte qui avoit son partage dans le ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse ANNE ! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail, et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse ANNE fut profondément blessé par cette mort. Mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses desirs, elle vit le monde ; elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisoit ; et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de graces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le prince Édouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte Palatin du Rhin, et roi de Bohême, jeune prince qui s'étoit réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux ri-

chesses les vertus de ce prince, et cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvoit que des rois. La princesse ANNE l'invite à se faire instruire : il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères déserteurs de l'ancienne foi, l'avoient engagé. Heureux présages pour la maison Palatine ! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Église la gloire du saint monastère de Maubuisson ! et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison Palatine, que nous la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse ANNE fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais hélas ! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le Prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fût jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La Princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves dont parle S. Paul, « (1) qui vrai-

(1) Viduas honora, quæ vere viduæ sunt.... Quæ

« ment veuves et désolées, » s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries; et délaissées sur la terre, « mettent « leur espérance en Dieu, et passent les « nuits et les jours dans la prière! » Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de S. Paul: état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état desirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de S. Paul: « (1) La veuve qui passe « sa vie dans les plaisirs; » remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes, il dit: « La veuve qui la « passe dans les plaisirs, est morte toute « vive; » parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme

autem vere vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die. 1. Tim. v. 3 et seq.

(1) Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. Ibid. 6.

mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses ! Mais sur-tout, quand on a connu Jésus-Christ, et qu'on a eu part à ses graces ; quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle : qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois ? Vous reconnoissez le langage de S. Paul. (1) Achevez donc, grand Apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. « Il est impos-« sible, » dit-il, « qu'une telle ame soit » renouvelée par la pénitence. » Impossible : quelle parole ! Soit, messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine : soit que l'im-

(1) Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt spiritus sancti, gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam, rursum crucifigentes sibimet ipsis filium Dei, et ostentui habentes. Heb. vj. 4 et seq.

possibilité dont parle S. Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connoissance ; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grace que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur. Quoi ! la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse Palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant

ce temps ! Quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les Princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand : ce Prince, que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien ; et ensuite je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle : un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée. Que dirai-je ? Étoit-ce-là de ces tempêtes, par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages ? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime ? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? Non, non : c'est Dieu, qui vouloit montrer (1)

(1) Dominus mortificat, et vivificat; deducit ad inferos et reducit. II. Reg. ij. 6.

qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire, qu'il (1) secoue la terre, et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut-là que la princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paroître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'État et à la grande Reine ANNE D'AUTRICHE, on sait qu'avec le secret de cette Princesse, elle eut encore celui de tous les partis: tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs! Elle déclaroit aux chefs des partis jusqu'où elle pouvoit s'engager; et on la croyoit incapable ni de tromper ni d'être trompée. Mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour? d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses

(1) Commovisti terram, et conturbasti eam: sana contritiones ejus, quia commota est. PSALM. lix. 4.

ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins! Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connoître par expérience le foible des grands politiques; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses; la diverse face des temps; les amusemens des promesses; l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère; voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, et qui font qu'une ame séduite s'admire elle-même: inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, ni moins

hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle ? Où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont vîtes, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite ; elle a quitté le royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le Roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre (1)

(1) Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus : excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. Dan. iv. 11, 20. Succident

ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enleveroit les rameaux épars. Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son Église, et lui devoit un vengeur. (1) Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avoit rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçoit tout le nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la princesse Palatine : honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de

eum alieni, et crudelissimi nationum, et projicient eum super montes, et in cunctis convallibus corruent rami ejus, et confringentur arbusta ejus in universis rupibus terræ. EZECH. xxxj. 12.

(1) 2. REG. xix. 28.

ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvoient ses affaires, la princesse Palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimoit pas ! Les deux Princesses ne furent plus qu'un même cœur : la reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre ; et la princesse Palatine joignit au respect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnoissance.

Quel est, messieurs, cet aveuglement dans une ame chrétienne, et qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu ? comme si le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs ! Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la princesse Palatine ; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les graces de cette douce éloquence qui s'insinuoit dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels ; dites qu'elle étoit généreuse, libérale, reconnoissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je

ne vois dans tout ce récit (1) que le prodigue de l'évangile, qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés : qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle, « dans un pays écarté, » où il dissipe tant de rares trésors, et en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, et se contentoit elle-même, la princesse Palatine n'étoit pas heureuse, et le vuide des choses humaines se faisoit sentir à son cœur. Elle n'étoit heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde qu'elle avoit tant desirée, celle du roi même ; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux princesses, qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la cour : de Philippe, dis-je, ce grand prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler ; et de ces deux grandes princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connoître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre Princesse achevera son bon-

(1) Luc. xv. 12, 13.

heur. Non, elle n'étoit heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse ANNE, sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Anguien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnoître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devoit attendre du mariage de la princesse ANNE. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Fridéric, duc de Brunsvick et d'Hanovre, souverain puissant, qui avoit joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et pour comble de joie à notre Princesse, le service de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille n'auroit eu à desirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat, la tranquillité et la douceur, elle trouvoit dans un prince aussi grand d'ailleurs que

celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter sa délicatesse; et dans la duchesse sa chère fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'estime du monde, et comme une vive lumière percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle et étroite liaison avec le prince, qui de tout temps avoit le plus ravi son estime; prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à desirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que falloit-il davantage, et que manquoit-il au bonheur de notre Princesse? Dieu qu'elle avoit connu, et tout avec lui. Une fois elle lui avoit rendu son cœur. Les douceurs célestes qu'elle avoit goûtées sous les ailes de sainte Fare, étoient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million qu'elle retira du duché de Rethelois servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquitter ce

qu'elle devoit avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si longtemps ? Non, messieurs; vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la providence, ni l'état de la Princesse ne permettoient qu'elle partageât tant soit peu son cœur: une ame comme la sienne ne souffre point de tels partages; et il falloit ou tout-à-fait rompre, ou se rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent : sa piété s'y dissipa encore une fois : elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus :* « L'état de « l'homme qui retombe devient pire que « le premier. » Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez si souvent à la grace de la pénitence : tremblez, puisque chaque chute creuse sous vos pas de nouveaux abîmes: tremblez enfin au terrible exemple de la princesse Palatine. A ce coup le S. Esprit irrité se retire: les ténèbres s'épaississent ; la foi s'éteint. Un saint abbé (1)

(1) M. DE RANCÉ, le célèbre abbé de La Trappe.

dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre Princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'église. Elle commence ce récit en confessant son erreur : Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grace de les reconnoître, recevez l'humble confession de votre servante; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parloit sérieusement des mystères de la religion, elle avoit peine à retenir ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : « Et, » poursuit-elle, « c'eût été pour moi le plus « grand de tous les miracles, que de me « faire croire fermement le christianis- « me. » Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle? Mais l'heure marquée par la divine providence n'étoit pas encore venue. C'étoit le temps où elle devoit être livrée à elle-même pour mieux sentir

dans la suite la merveilleuse victoire de la grace. Ainsi elle gémissoit dans son incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil; et qu'elle ne se trouve parmi « ces « moqueurs dont le jugement est si pro« che, » (1) selon la parole du sage; *Parata sunt derisoribus judicia.* Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main le caractère de son autorité: c'est Jésus-Christ et son église. Il a mis dans cette église une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité; et qui également propre aux savans et aux ignorans, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! et qu'il seroit aisé de les confondre, si, foibles et présomptueux, ils ne craignoient

(1) Prov. xix. 29.

d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu: ils n'entendent rien: ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu: quelle idole! que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix: qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'appaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Être, soit indifférent; et que toutes les religions qu'on voit sur la terre, lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connoître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne-foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où

a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains ; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable; divine, et par conséquent infinie; qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse

incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si longtemps révérée: il se met au rang des gens désabusés: il insulte en son cœur aux foibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu. C'est dans cet abîme profond que la princesse Palatine alloit se perdre. Il est vrai qu'elle desiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paroissoit impossible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la Divinité? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée,

pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses desirs; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restoit-il à notre Princesse? que restoit-il à une ame, qui par un juste jugement de Dieu étoit déchue de toutes les graces, et ne tenoit à Jésus-Christ par aucun lien? qu'y restoit-il, chrétiens, si ce n'est ce que dit S. Augustin? Il restoit la souveraine misère et la souveraine miséricorde : *Restabat magna miseria, et magna misericordia* (1). Il restoit ce secret regard d'une Providence miséricordieuse qui la vouloit rappeler des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, messieurs, elle a quelque chose de mira-

(1) Le texte de S. Augustin porte : Remansit magna, etc. Enarrat. in Psal. 50, n. 8.

culeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint abbé : Écoutez, et prenez garde sur-tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissemens divins, et la conduite de la grace. Elle crut, dis-je, « que marchant « seule dans une forêt, elle y avoit ren- « contré un aveugle dans une petite loge. « Elle s'approche pour lui demander s'il « étoit aveugle de naissance, ou s'il l'étoit « devenu par quelque accident. Il répon- « dit qu'il étoit aveugle-né. Vous ne savez « donc pas, » reprit-elle, « ce que c'est « que la lumière qui est si belle et si agréa- « ble, et le soleil qui a tant d'éclat et de « beauté. Je n'ai, » dit-il, « jamais joui « de ce bel objet, et je ne m'en puis for- « mer aucune idée. Je ne laisse pas de « croire, » continua-t-il, « qu'il est d'une « beauté ravissante. L'aveugle parut alors « changer de voix et de visage, et pre- « nant un ton d'autorité : Mon exemple, » dit-il, « vous doit apprendre qu'il y a « des choses très-excellentes et très-admi- « rables qui échappent à notre vue, et

« qui n'en sont ni moins vraies ni moins « desirables, quoiqu'on ne les puisse ni « comprendre, ni imaginer. » C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules, comme à l'aveugle; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit S. Jean : « (1) Il nous a donné un sens pour con- « noître le vrai Dieu, et pour être en son « vrai fils : » *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.* Notre Princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, « elle fit l'application de la belle « comparaison de l'aveugle aux vérités de « la religion et de l'autre vie : » ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnement pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, « elle se « sentit si éclairée, » c'est elle-même qui continue à vous parler; « et tellement « transportée de la joie d'avoir trouvé ce « qu'elle cherchoit depuis si long-temps, « qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser « l'aveugle, dont le discours lui découvroit « une plus belle lumière que celle dont il « étoit privé. Et, » dit-elle, « il se répan-

(1) 1. Joan. v. 20.

« dit dans mon cœur une joie si douce et « une foi si sensible, qu'il n'y a point de « paroles capables de l'exprimer. » Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux. Écoutez, et reconnoissez que ce songe est vraiment divin. « Elle s'éveilla là-des- « sus, » dit-elle, « et se trouva dans le « même état où elle s'étoit vue dans cet « admirable songe, c'est-à-dire, tellement « changée qu'elle avoit peine à le croire. » Le miracle qu'elle attendoit est arrivé : elle croit, elle qui jugeoit la foi impossible : Dieu la change par une lumière soudaine, et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. « Je me levai, » poursuit-elle, « avec pré- « cipitation : mes actions étoient mêlées « d'une joie et d'une activité extraordi- « naire. » Vous le voyez : cette nouvelle vivacité qui animoit ses actions, se ressent encore dans ses paroles. « Tout ce « que je lisois sur la religion, me touchoit « jusqu'à répandre des larmes. Je me trou- « vois à la messe dans un état bien différent « de celui où j'avois accoutumé d'être. » Car c'étoit de tous les mystères celui qui lui paroissoit le plus incroyable. « Mais « alors, » dit-elle, « il me sembloit sentir

« la présence réelle de Notre-Seigneur, à-
« peu-près comme l'on sent les choses vi-
« sibles, et dont l'on ne peut douter. »
Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ (1) fit tomber en un instant des yeux de Saül converti cette espèce d'écaille dont ils étoient couverts. Qui donc ne s'écrieroit à un si soudain changement : « (2) Le doigt de Dieu est ici ! » La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grace se reconnoît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre Princesse fut inébranlable ; et même cette joie sensible qu'elle avoit à croire, lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble Princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacremens. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour desiré où elle espéroit de la faire,

(1) Act. ix. 18.
(2) Digitus Dei est hic. Exod. viij. 19.

elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens de l'église, qui, donnés ou différés, font sentir à l'ame la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés: il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée, qui doive être touchée de ce récit? « Il est, » dit-elle, « impossible de s'ima-« giner les étranges peines de mon esprit « sans les avoir éprouvées. J'appréhen-« dois à chaque moment le retour de ma « syncope, c'est-à-dire, ma mort et ma « damnation. J'avouois bien que je n'étois « pas digne d'une miséricorde que j'avois « si long-temps négligée; et je disois à Dieu « dans mon cœur, que je n'avois aucun « droit de me plaindre de sa justice; mais

« qu'enfin, chose insupportable ! je ne le « verrois jamais ; que je serois éternelle- « ment avec ses ennemis, éternellement « sans l'aimer, éternellement haïe de lui. « Je sentois tendrement ce déplaisir, et « je le sentois même, comme je crois, » ce sont ses propres paroles, « entièrement « détaché des autres peines de l'enfer. » Le voilà, mes chères sœurs, vous le connoissez, le voilà ce pur amour, que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs : non point la crainte de l'esclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentimens tendres mêlés de larmes et de frayeur, aigrissoient son mal jusqu'à la dernière extrémité. Nul n'en pénétroit la cause, et on attribuoit ces agitations à la fièvre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardoit comme une personne réprouvée, et presque sans espérance de salut, Dieu qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph et Salomon ; et durant l'assoupissement

que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Évangile. (1) Elle voit paroître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse; une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le falloit rendre au ravisseur, dont on éteindroit l'ardeur en lui enlevant sa proie. « Non, » dit-elle, « je « ne le rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla; et l'application de la figure qui lui avoit été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : « (2) Si vous qui êtes mauvaise, « ne pouvez vous résoudre à rendre ce « petit animal que vous avez sauvé, pour- « quoi croyez-vous que Dieu infiniment « bon vous redonnera au démon, après « vous avoir tirée de sa puissance? Espé- « rez, et prenez courage. » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, « comme si

(1) Matth. xxiij. 37.
(2) Matth. vij. 11.

« un ange lui eût appris, » ce sont encore ses paroles, « (1) que Dieu ne l'abandon-« neroit pas. » Ainsi tomba tout-à-coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçoit; et il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre sainte pénitente, lorsque parmi les frayeurs d'une conscience alarmée, et « les « douleurs de l'enfer, » (2) il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, (3) cette « paix « qui surpasse toute intelligence. » Alors une joie céleste saisit tous ses sens, « (4) et « les os humiliés tressaillirent. » Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grace. Et vous, saints prêtres, venez; et vous, saintes filles, et vous, chrétiens; venez aussi, ô pécheurs: tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne

(1) Marc. iv. 39. Luc. viij. 24.

(2) Dolores inferni circumdederunt me. Psalm. xvij. 6.

(3) Pax Dei, quæ exuperat omnem sensum. Philip. iv. 7.

(4) Auditui meo dabis gaudium et lætitiam; et exultabunt ossa humiliata. Psalm. l. 10.

cessons de répéter avec David : « (1) Que « Dieu est bon, que sa miséricorde est « éternelle ! »

Il ne faut point manquer à de telles graces, ni les recevoir avec mollesse. La princesse Palatine change en un moment toute entière : nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois ; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ses vanités. Car aussi quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris ? de peindre et de parer l'idole du monde ? de retenir comme par force, et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces graces qui s'envolent avec le temps ? Sans s'effrayer de ce qu'on diroit, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des ames infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la princesse Palatine parut à la cour si différente d'elle-même, et dès-lors elle renonça à tous les divertissemens, à tous les jeux jusqu'aux plus innocens ; se soumettant aux sévères loix de la pénitence chrétienne, et ne son-

(1) Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. Ps. cxxxv. 1.

geant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avoit pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable, toute sa maison y entra : chez elle on ne faisoit que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savoit que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir : ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, (1) son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin. La lecture de l'évangile et des livres saints en fournissoit la matière : si le travail sembloit l'interrompre, ce n'étoit que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le temps, on guérissoit la langueur de la paresse, et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchoit pendant que les mains, industrieusement occupées, s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné

(1) Oportet semper orare, et non deficere. Luc. xviij. 11.

le dessein : c'étoit ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les autels. Les pseaumes avoient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'étoit point nécessaire de parler, la sage Princesse gardoit le silence : la vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisoient craindre tous les entretiens; et rien ne lui paroissoit ni agréable ni sûr que la solitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où sortoient toutes ses paroles, se communiquoit à ceux qui conversoient avec elle; et les nobles expressions qu'on remarquoit dans ses discours ou dans ses écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive: dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre que celle d'obéir à l'église. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en auroit surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, « (1) et que les églises des

(1) Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. Ecclesiastic. xxxj. 11.

Saints publient leurs aumônes. » Le duc son père avoit fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La Princesse sa fille en marioit aussi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitoit. On ne peut retenir ses larmes quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissoit. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités; et dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. « Je « suis ravie, » dit-elle, « que l'affaire de « nos bonnes vieilles soit si avancée. Ache- « vons vîte, au nom de Notre-Seigneur; « ôtons vîtement cette bonne femme de « l'étable où elle est, et la mettons dans « un de ces petits lits. » Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire! elle poursuit: « Dieu me donnera « peut-être de la santé, pour aller servir « cette paralytique : au moins je le ferai par « mes soins, si les forces me manquent; et « joignant mes maux aux siens, je les of- « frirai plus hardiment à Dieu. Mandez-

« moi ce qu'il faut pour la nourriture et « les ustensiles de ces pauvres femmes ; « peu à peu nous les mettrons à leur aise. » Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restoit de superflu ; tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne : elle voyoit disparoître avec une joie sensible les restes des pompes du monde ; et l'aumône lui apprenoit à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grace de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins ; c'est-à-dire, ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'étoit pas assez accablée de nécessités. Qu'attendez-vous, chrétiens, à vous convertir ; et pourquoi désespérez-vous de votre salut ? Voûs voyez la perfection où s'élève l'ame pénitente, quand elle est fidèle à la grace. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une

personne si sensible et si délicate, qui ne pouvoit seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers, et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisoient le corps et l'esprit; et cependant durant tout ce temps, et dans les tourmens inouis de sa dernière maladie, où ses maux s'augmentèrent jusques aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce: encore réprima-t-elle ce foible desir, en disant aussi-tôt après avec Jésus-Christ la prière du sacré mystère du jardin: c'est ainsi qu'elle appeloit la prière de l'agonie de notre Sauveur: « (1) O mon « père, que votre volonté soit faite et non « pas la mienne. » Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avoit tant desirée d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir acheverses jours sous la discipline et dans l'habit de sainte Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avoit goûté les premières graces, a témoigné son desir; et sa volonté a été aux yeux de Dieu un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une ame

(1) Pater..... non mea voluntas, sed tua fiat. Luc. xxij. 42.

comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu; mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage; qui sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avoit renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence! mais, non; tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de peines insupportables. « (1) O « Seigneur, » disoit le saint homme Job, « vous me tourmentez d'une manière mer- « veilleuse! » C'est que sans parler ici de ses autres peines, il portoit au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les anges ont peine à soutenir leur innocence. Il le voyoit avec ces yeux éternellement ouverts observer toutes les démarches, (2) compter tous les pas d'un pécheur, et « garder ses péchés comme sous le sceau, » pour les lui représenter au dernier jour; *Signasti quasi in sacculo delicta mea.* D'un autre côté, il ressentoit ce qu'il y a de cor-

(1) Mirabiliter me crucias. Job. x. 16.
(2) Job. xiv. 16, 17.

rompu dans le cœur de l'homme. « Je crai-
« gnois, » dit-il, « (1) toutes mes œuvres. »
Que vois-je ? le péché ! le péché par-tout !
Et il s'écrioit jour et nuit : « (2) O Sei-
« gneur : pourquoi n'ôtez-vous pas mes
« péchés ? » et que ne tranchez-vous une
fois ces malheureux jours, où l'on ne fait
que vous offenser, afin qu'il ne soit pas
dit, « (3) que je sois contraire à la parole
du Saint ? » Tel étoit le fond de ses peines ;
et ce qui paroît de si violent dans ses dis-
cours, n'est que la délicatesse d'une con-
science qui se redoute elle-même, ou l'ex-
cès d'un amour qui craint de déplaire. La
princesse Palatine souffrit quelque chose
de semblable. Quel supplice à une con-
science timorée ! Elle croyoit voir par-tout
dans ses actions un amour-propre déguisé
en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus
elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humi-
lioit par ce qui a coutume de nourrir l'or-
gueil, et lui faisoit un remède de la cause
de son mal. Qui pourroit dire par quelles
terreurs elle arrivoit aux délices de la sainte

(1) Verebar omnia opera mea. Job. ix. 28.
(2) Cur non tollis peccatum meum ; et quare non
aufers iniquitatem meam ? Ibid. vij. 21.
(3) Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me do-
lore, parcat, nec contradicam sermonibus sancti.
Ibid. vj. 10.

table ? Mais elle ne perdoit pas la confiance. « Enfin, » dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avoit donné pour la soutenir dans ses peines : « Enfin « je suis parvenue au divin banquet. Je « m'étois levée dès le matin pour être de- « vant le jour aux portes du Seigneur ; « mais lui seul sait les combats qu'il a « fallu rendre. » La matinée se passoit dans ce cruel exercice. « Mais à la fin, » poursuit-elle, « malgré mes foiblesses je « me suis comme traînée moi-même aux « pieds de Notre-Seigneur, et j'ai connu « qu'il falloit, puisque tout s'est fait en « moi par la force de la divine bonté, que « je recusse encore avec une espèce de « force ce dernier et souverain bien. » Dieu lui découvroit dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux graces de la pénitence. « Il n'appartient pas, » disoit-elle, « aux « esclaves fugitifs, qu'il faut aller repren- « dre par force, et les ramener comme « malgré eux, de s'asseoir au festin avec « les enfans et les amis; et c'est assez qu'il « leur soit permis de venir recueillir à « terre les miettes qui tombent de la table « de leurs seigneurs. » Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je ne fais plus, foible

orateur, que de répéter les paroles de la princesse Palatine ; c'est que j'y ressens la manne cachée, et le goût des écritures divines, que ses peines et ses sentimens lui faisoient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princesse, qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. « Il « est bien croyable, » disoit-elle, « qu'un « Dieu qui aime infiniment, en donne « des preuves proportionnées à l'infinité « de son amour, et à l'infinité de sa puis- « sance : et ce qui est propre à la toute- « puissance d'un Dieu, passe de bien loin « la capacité de notre foible raison : C'est, » ajoute-t-elle, « ce que je me dis à moi-mê- « me, quand les démons tâchent d'étonner « ma foi; et depuis qu'il a plu à Dieu de me « mettre dans le cœur, » remarquez ces belles paroles, « que son amour est la « cause de tout ce que nous croyons, « cette réponse me persuade plus que tous « les livres. » C'est en effet l'abrégé de tous les saints livres, et de toute la doc-

trine chrétienne. Sortez, parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre père, et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé (1) de nous dire le secret des conseils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son évangile : « (2) Dieu a tant aimé le mon-« de, qu'il lui a donné son Fils unique. » Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs ; « Dieu a tant aimé le mon-« de. » Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique ? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuses l'amour de la gloire; aux ames les plus vulgaires l'amour des richesses; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines : et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que foiblesse, tente l'impossible ; Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour

(1) Unigenitus filius qui est in sinu patris, ipse enarravit. JOAN. j. 18.

(2) Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. JOAN. iij. 16.

toute raison dans tous les mystères: « Dieu « a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avoit bien comprise. De son temps un Cerinthe, un hérésiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du nouveau testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, et pour dire: « Aimez-vous les uns « les autres en notre Seigneur; » que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Écoutez, et admirez. « (1) Nous croyons, » dit-il, « et nous confessons l'amour que Dieu « a pour nous: » *Et nos credimus charitati, quam habet Deus in nobis.* C'est-là toute la foi des chrétiens; c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. C'est-là que la princesse Palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé: c'est tout dire. S'il a fait, disoit-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'Incarnation; que n'aura-t-il pas fait, pour le consommer dans l'Eucha-

(1) 1. Joan. iv. 16.

ristie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier ? Croyons donc avec saint Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paroîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre ; l'un le mystère de l'Incarnation, et l'autre celui de l'Eucharistie : chacun ce qui lui déplaît : foibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, (1) que la foi et la charité n'ont pas assez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoiqu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu ? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites

(1) Cor nostrum dilatatum est... Angustiamini autem in visceribus vestris. 2. Cor. vj. 11, 12.

pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte Princesse dont nous parlons, par le moyen qu'il lui a plu; il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini, et vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue! Cependant si quelquefois elle desiroit en être un peu soulagée, elle se le reprochoit à elle-même: « Je commence, » disoit-elle, « à m'apper-« cevoir que je cherche le paradis terrestre « à la suite de Jésus-Christ, au lieu de « chercher la montagne des Olives et le « Calvaire, par où il est entré dans sa « gloire. » Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'évangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole: « Qu'elle « aimoit mieux vivre et mourir sans con-« solation que d'en chercher hors de Dieu. » Elle a porté ces sentimens jusqu'à l'agonie; et prête à rendre l'ame, on entendit qu'elle disoit d'une voix mourante: « Je « m'en vais voir comment Dieu me trai-« tera; mais j'espère en ses miséricordes. » Cette parole de confiance emporta son

ame sainte au séjour des justes. Arrêtons ici, chrétiens : et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre, qui ne fait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière : elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni Princesse, ni Palatine ; ces grands noms dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable ; tout fuit, tout diminue, tout disparoît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché : pour tout fonds, le néant ; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyoit tenir, échappe : semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : « Je m'en « vais voir comment Dieu me traitera ; » dans un moment, je serai entre ces mains,

dont S. Paul écrit en tremblant : « (1) Ne « vous y trompez pas, on ne se moque « pas de Dieu : » et encore, « (2) C'est une « chose horrible de tomber entre les mains « du Dieu vivant : » entre ces mains, où tout est action, où tout est vie, rien ne s'affoiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais ! Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre Princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséricorde ? » Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir ? Quand aurons-nous écouté « (3) la voix de ce- « lui qui crie dans le désert : Préparez les « voies du Seigneur ? » Comment ? par la pénitence. Mais serons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite ; d'une pénitence nulle,

(1) Nolite errare ; Deus non irridetur. Gal. vj. 7.

(2) Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Heb. x. 31.

(3) Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.... facite ergo fructus dignos pœnitentiæ. Luc. iij. 4. 8.

douteuse, si vous le voulez; sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusques dans la moelle des os? Pour celle dont nous parlons, ah! mes frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie; la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugemens, et cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusques dans la chaire, et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la foiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'ames insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience: la princesse Palatine t'est donnée « (1) comme un signe et un pro-« dige: » *in signum et in portentum.* Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai

(1) Isai. viij. 18.

menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses. Tu la verras se joindre à ces saintes filles, et à toute la troupe des Saints: et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs? Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paroîtra lui-même à ces malheureux; quand (1) ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le Prophète; dont ils auront rouvert toutes les plaies; et qu'il leur dira d'une voix terrible: « (2) Pourquoi me déchirez-vous « par vos blasphêmes, » nation impie? *Me confligitis gens tota.* Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité étoit douteuse? Race infidèle, me connoissez-vous à cette fois? Suis-je votre roi, suis-je votre juge, suis-je votre Dieu? Apprenez-le par votre supplice. Là commencera (3) ce pleur éternel; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux

(1) Aspicient ad me quem confixerunt. ZACH. xij. 10.

(2) MALACH. iij. 9.

(3) Ibi erit fletus et stridor dentium. MATTH. viij. 12.

seront confondus, vous fidèles, « (1) qui « tremblez à sa parole, » en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes et connus de Dieu, vous commencerez (2) à lever la tête. Si touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs; si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ; et que trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aye pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la bonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funèbre de cette pieuse Princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde, qui favorable interprète de ses moindres desirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence et tant de zèle: vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste de-

(1) Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos.... Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus. Isai. lxvj. 2, 5.

(2) Respicite et levate capita vestra: quoniam appropinquat redemptio vestra. Luc. xxj. 28.

voir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours, que vous dirai-je pour vous consoler ? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari ? Reconnoissez ici le monde, reconnoissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux momens où vous jouissiez des tendresses d'une mère, qui n'eut jamais son égale; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils : vous avez perdu ces consolations qui par un charme secret faisoient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte. Mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux ; l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité, et en attendant, sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus, et les exemples de sa vie.

Notice sur Anne de Gonzague, Princesse Palatine.

La Princesse dont nous allons parler fut, comme Henriette de France dont on a lu précédemment l'Oraison funèbre, une « grande pécheresse, » pour nous servir de l'expression usitée en pareil cas; même elle alla bien plus loin qne celle-ci dans la voie de la perdition, puisqu'elle en vint jusqu'à « manquer de foi » Mais tout fut heureusement compensé pour l'une et pour l'antre. Anne de Gonzague, plus coupable que la duchesse d'Orléans, expia par de longues et cruelles souffrances tous les égaremens de sa vie. Nous entrerons d'ailleurs dans peu de détails sur la vie privée d'une femme qui ne doit qu'au graud nom de Bossuet son immortalité, et qu'on auroit oubliée depuis long-temps sans l'Oraison funèbre qn'il prononça pour elle. Nous n'en dirons donc que ce qu'il faut précisément pour la parfaite intelligence de ce morceau d'éloquence.

Anne de Gonzague étoit la deuxième des trois filles de Charles de Gonzague-Clèves, premier du nom, duc de Nevers, de Rhetel, de Mantoue et de Monferrat : elle naquit en 1616. L'aînée des filles fut reine de Pologne; Anne de Gonzague et sa plus jeune sœur, sacrifiées dès leur jenne âge à l'agrandissement de leur aînée, étoient destinées à la vie religieuse. Aussi dès l'enfance furent-elles mises au couvent. Anne de Gonzague fut élevée à l'abbaye de Farmoutiers, diocèse de Meaux. L'empressement qu'on mit à lui faire prendre les goûts et les habitudes monastiques, fut précisément ce qui l'en détourna pour jamais; et sa jeune sœur; abbesse presque dès l'enfance, anprès de qui elle s'étoit retirée pour échapper aux persécutions, et qui mourut à 20 ans, victime sans doute de ces mêmes préjugés

auxquels on les vouloit sacrifier toutes deux, ne dut pas peu contribuer à l'entretenir dans ces dispositions.

Quoi qu'il en soit, ANNE DE GONZAGUE devenue libre et maîtresse de ses droits par la mort de son père arrivée en 1637, parut à la cour de France, et épousa quelque temps après le prince Edouard, l'un des treize enfans que Frédéric V, duc de Bavière, avoit eus d'Élizabeth, fille de Jacques, roi d'Angleterre, et réfugié en France pendant les malheurs de sa maison. Le prince Édouard étoit protestant; il renonça à l'hérésie pour épouser la princesse ANNE, et de ce mariage naquirent quatre enfans dont une fille qui, en 1663, épousa un prince de la maison de Bourbon.

Les guerres de la Fronde furent pour notre héroïne une occasion de faire briller sa dextérité dans les affaires et ses talens dans l'art de concilier les esprits. C'est l'idée qu'on donne d'elle dans tous les Mémoires du temps. Attachée au parti de la Reine régente, elle eut souvent à négocier les intérêts de la cour, figura dans beaucoup d'intrignes, et finit par essuyer une disgrace en 1660, ayant été forcée à cette époque par le cardinal Mazarin de donner sa démission de la charge de surintendante de la maison de la Reine, dont le même Mazarin l'avoit fait pourvoir. Elle resta donc pendant trois ans éloignée de la cour, et employa ce temps qu'elle passa à la campagne à acquitter toutes ses dettes avec la plus scrupuleuse fidélité.

On cite encore, comme un trait de magnanimité qui l'honore, un secours en argent qu'elle envoya à la reine de Pologne sa sœur, lorsque celle-ci, poursuivie par les Suédois qui lui faisoient la guerre, étoit réduite aux dernières extrémités. ANNE, pour rendre service à la Reine sa sœur, dont elle avoit d'ailleurs beaucoup à se plaindre, oublia dans cette occasion le mauvais état de ses propres affaires, et cette conduite généreuse lui gagna tous les cœurs.

Anne devint veuve en 1663, et il paroît que la liberté du veuvage au lieu de la séparer du monde, ne lui servit qu'à se livrer avec moins de contrainte à tous les plaisirs qu'il peut offrir, même à s'engager, pour nous servir des expressions de son historien, « dans les voies les plus écartées du salut. » Elle en vint même, comme nous l'avons dit, jusqu'à perdre la foi chrétienne, « se sentant, » lorsqu'on parloit sérieusement devant elle des mystères de la religion catholique, « la même envie de rire qu'on sent « ordinairement quand des personnes fort simples « croient des choses ridicules et impossibles. » Ce sont les propres expressions de notre héroïne elle-même à qui l'abbé de Rancé, ce fameux réformateur de la Trappe, ordonna d'écrire toutes les circonstances de sa « miraculeuse conversion. »

Tout l'extraordinaire de cet événement se réduit à deux songes que Bossuet rapporte tous deux dans son Oraison, et dont le second en effet paroîtra fort bizarre, et peut-être plus bizarre encore dans son application. Quoi qu'il en soit, la foi la plus ardente et la pénitence la plus austère, succéda à tous les égaremens de l'esprit et du cœur; et douze années que depuis sa conversion jusqu'à sa mort elle passa dans un état habituel de langueur accablante ou de douleurs aiguës rendirent cette pénitence plus entière encore et plus parfaite. Elle mourut en 1684, âgée de 68 ans.

FIN DU TOME PREMIER.

C27576

ORAISONS
FUNÈBRES
DE BOSSUET.

Digitized by Google